

30

Huitième année, N° 17

Bibliothèque de l'Université
de Liège. — Périodiques

Publication hebdomadaire
Un an : 47,50 frs ; six mois : 25 frs
Le numéro : 2,00 frs

3 JUL 1928

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!

FONDEE LE 25 MARS 1921
sous les auspices de
Son Eminence le Cardinal MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

Sommaire du vendredi 20 juillet 1928

Les origines du peuple russe
Le français, langue difficile
Léopold I^{er} et Metternich
L'université de Milan
Les deux générations
Conte pour la Saint-Jacques
Alvaro Obregon

L. J. Dousse
Jean Valschaerts
A. De Ridder
Mgr Louis Picard
Henri Massis
Alexandre Masseron
Giovanni Hoyois

Les idées et les faits : Chronique des idées : Le bandeau sur les lèvres, Mgr J. Schyrgens.
Pologne. — Mexique.

Bruxelles : 11, boulevard Bischoffsheim
T.A. : 220,50. Compte chèque postal : 489,16.

**Commandez en confiance
vos charbons
à la firme**

L. DE TOLLENAERE

16 RUE JÉSUS - ANVERS

Tél: 301.68-326.90-520.71-520.83

QUI LIVRE LES MEILLEURS CHARBONS SOIT REMIS EN
CAVE SOIT FRANCO GARE AU GRÉ DE L'ACHETEUR

**ANTHRACITES POUR CHAUFFAGE CENTRAL ET FEUX CONTINUS
CHARBONS DE CUISINE DE PREMIER CHOIX SANS FUMÉE
COKE SANS ÉMANATIONS POUR CHAUFFAGE CENTRAL
ET GRANDS POÊLES D'ÉGLISE**

RÉFÉRENCES ECCLÉSIASTIQUES DE PREMIER ORDRE

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE

Société anonyme fondée par arrêté royal du 28 août 1822

3, Montagne du Parc BRUXELLES

FONDS SOCIAL

Capital . . . fr. 400 000 000.-

Réserves . . . fr. 504,657,742.94

Total . . . fr. 904,657,742.94

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Le service d'agence de la Société Générale de Belgique est assuré en
proximité par ses banques patronnées et leurs agences dans plus de
375 villes et localités importantes du pays.

VOLKSBANK VAN LEUVEN

(Banque Populaire de Louvain)

Rue de la Monnaie, 9 LOUVAIN

Capital : 30.000.000 francs.
Réserves : 7.300.000 francs.

19 SUCCURSALES ET AGENCES

Toutes opérations de banque, de bourse et de change
aux meilleures conditions

LOCATION DE COFFRES-FORTS

CREDIT ANVERSOIS

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGES

ANVERS : 36, Courte rue de l'Hôpital

BRUXELLES : 30, Avenue des Arts

175 Succursales et Agences en Belgique

FILIALES

à PARIS

20, rue de la Paix

à LUXEMBOURG

55, boulevard Royal

Banque - Bourse - Change

La revue catholique des idées et des faits

Les origines du peuple russe
Le français, langue difficile
Léopold I^{er} et Metternich
L'université de Milan
Les deux générations
Conte pour la Saint-Jacques
Alvaro Obregon

L.-I. Dousse
Jean Valschaerts
A. De Ridder
Mgr Louis Picard
Henri Massis
Alexandre Masseron
Giovanni Hoyois

Les idées et les faits : Chronique des idées : Le bandeau sur les lèvres. Mgr J. Schryngens. — Pologne. — Mexique.

La Semaine

♦ Le Parti ouvrier belge a tenu son 30^{me} congrès annuel. Sans le « magistral exposé » — comme dit le Peuple — du citoyen Vandervelde le congrès eût été d'un terme absolu. Décidément le socialisme belge n'est plus qu'une organisation d'œuvres économiques et sociales, sans doctrine socialiste, sans programme socialiste, et n'ayant plus rien d'un parti révolutionnaire.

Le réformisme a tué le socialisme. Le contact des faits, la pratique, les réalisations, ont dissipé, chez nous, les chimères d'un marxisme utopique. Les succès même du socialisme belge ont sonné le glas des théories collectivistes et communistes au nom desquelles on organisa le prolétariat contre la société capitaliste.

Et l'âpre critique d'un Jacquemotte, cette critique qui a le don de mettre les chefs rouges dans une colère... bleue est tout à fait pertinente. Vandervelde a beau traiter notre bolchevique belge de « menteur professionnel », il y a que le Jacquemotte de 1928 n'est qu'un Vandervelde qui serait resté logique...

Il est d'ailleurs heureux que le socialisme belge, en voulant « se réaliser réforme par réforme », se soit coupé l'herbe sous les pieds. Si le parti dit socialiste est plus puissant qu'il ne le fut jamais, il est vrai aussi que les troupes qui se proclament socialistes le sont moins qu'elles ne l'ont jamais été. Par ce qu'il fit pour améliorer la condition du prolétariat, par ses efforts pour porter remède à la « misère imméritée des masses » (Léon XIII), le P. O. B., loin de travailler à l'avènement d'une nouvelle dictature du travail, n'est arrivée qu'à renforcer la bourgeoisie!

Et voilà pourquoi il faut remercier le P. O. B., non certes de ses intentions, mais de ses actes... Ses luttes contre les abus d'un libéralisme inhumain et d'un capitalisme sans entraves ont servi la cause de la Patrie.

Certes il reste un grave danger. La modération de nos socialistes, leur « possibilisme », exposent, en effet, ceux pour qui la politique n'est que l'art des accommodements — (ils appellent cela la science du possible, oubliant que si cette science du possible n'a pas de solides principes directeurs, que l'on s'applique à réaliser autant que les circonstances le permettent, pareille science se réduit à suivre la ligne de moindre résistance et à pratiquer la loi du moindre effort) — à tenter certaines expériences « socialisantes » qui ne sont pas du socialisme, qui ne préparent même pas le socialisme (on ne prépare pas l'impossible) mais qui, sous prétexte de calmer et de se rallier les classes laborieuses, s'attaquent aux sources mêmes de la prospérité des nations.

Quant au discours du Patron, il fut d'une pauvreté extrême. Pour « définir l'attitude du Parti ouvrier devant les prochaines élections législatives », Vandervelde n'a rien trouvé de saillant... Que proposer d'ailleurs quand on a renoncé à renverser la société actuelle? Les communistes, eux, ont la partie belle. « Le régime actuel, c'est l'Enfer; Moscou, c'est le Paradis! Pour détruire l'un, pour instaurer l'autre, il n'y a qu'un moyen : l'action directe. » Au moins voilà qui est clair.

Le Patron, lui, que son réformisme, sa longue participation au gouvernement du pays, ses compromissions avec la bourgeoisie ont débarrassé des formules simplistes et creuses, est autrement embarrassé.

Pas d'armée, clame Jacquemotte.

Si, car il faut se défendre, répond Vandervelde. Mais six mois suffisent pour faire un excellent soldat.

Non, huit répond le gouvernement.

Et allez donc soulever les masses pour cette différence de deux mois!!!...

« Nos revendications immédiates? Les six mois pour tout le monde; pour les campagnards, le bail à terme; pour les com-

merçants, la propriété commerciale; pour les ouvriers, les assurances sociales. »

Mais tout Belge peut souscrire à ces revendications dites « immédiates », quitte à différer sur la dose... Et on ne voit pas en quoi pareilles revendications immédiates « nous rapprochent fatalement, d'une transformation radicale du système social! »

La vérité, c'est que nos réformistes ne sont plus socialistes que de nom. Ils forment un parti d'opportunistes s'appliquant à enrichir — c'est-à-dire à embourgeoiser — leurs troupes.

Les quelques tirades sonores par lesquelles on croit encore donner le change, n'y feront rien. Vandervelde a beau proclamer doctoralement que :

« Depuis que la petite propriété est si étroitement subordonnée aux créanciers hypothécaires, aux banques, cette forme de propriété ne peut plus assurer la liberté des hommes. La seule forme de propriété qui puisse assurer cette liberté, c'est la propriété sociale (?) »

« Elle seule donnera des hommes libres (??) »

« Elle doit être notre objectif. »

« Elle assurera le règne du Travail et sa souveraineté (???) »

(Le congrès tout entier se lève et fait à Vandervelde une longue ovation.)

« Mais nous devons continuer, dit-il alors, à être des travailleurs patients. Nous devons toujours, selon le mot de Victor Hugo, attacher la charrue à une étoile. »

« Chacune des réformes que nous réclamons, nous devons les rattacher au socialisme intégral. »

Ce fut peut-être très émouvant, mais c'est parfaitement absurde. Il y a belle lurette que le socialisme intégral n'est plus qu'un gargarisme.

Pour ce qui est de la question militaire on ne comprend pas que le tribunal ait à ce point compromis l'homme d'Etat :

« Alors qu'en France on vient de réduire de moitié le service militaire, la Belgique, et c'est peut-être le seul pays d'Europe occidentale, veut accroître ses armements et les rendre supérieurs à ce qu'ils étaient avant-guerre. »

Pauvre peuple! Oui ou non le service militaire sera-t-il plus long en France qu'ici? Oui ou non étions-nous insuffisamment préparés en 1914 pour faire face à l'invasion? Alors?... »

« Il y a, dans la question militaire deux politiques qui s'affrontent : celle des nationalistes qui conduit à la guerre et celle de l'Internationale qui nous amène lentement vers la paix. »

Et Vandervelde ose traiter Jacquemotte de menteur professionnel? Mais la Belgique s'armerait jusqu'aux dents, elle dépenserait tout son avoir en armement et en munitions, quelle influence pareille folie aurait-elle en fin de compte sur la guerre ou sur la paix? Aucune!...

Et le 5 août les milices rouges sont convoquées à Bruxelles. Elles défilèrent dans les rues de la capitale au cri de : **Guerre à la guerre**. Quelle honte et quelle infamie, quelle odieuse et stupide injustice aussi, de jeter ainsi au visage de Belges — c'est-à-dire M. Vandervelde, de compatriotes qui jamais n'ont pensé, et qui jamais ne penseront, à faire la guerre, mais qui furent les victimes de l'agression qu'approuvèrent vos amis les socialistes allemands — de jeter ainsi au visage de Belges, comme un reproche, ce cri qui ne peut qu'égayer les foules et nuire à la véritable **guerre à la guerre**, c'est-à-dire à la défense du pays contre une prochaine attaque.

L'électoratisme conduit aux pires bassesses.

Les origines du peuple russe

On ne saurait aborder l'étude des origines d'un peuple comme on aborde l'étude d'une époque historique quelconque, si pauvre celle-ci fût-elle en documents. Il ne s'agit pas, en effet, de fixer les divers points du cours d'un fleuve dont on connaît la source, il s'agit de remonter vers la source elle-même. Comment dépeindre les difficultés, mais aussi l'attrait de cette exploration, à travers les ténèbres du temps, de ce fleuve ondoyant qu'est une race d'hommes.

L'histoire scientifique n'admet que ce qui est prouvé par des documents : textes, monuments, objets divers. Mais lorsque ces documents font défaut, suffit-il de connaître les caractères distinctifs d'un peuple pour retrouver le processus selon lequel il s'est développé, et expliquer les influences qu'il a pu exercer et subir ? L'histoire dit que non. Ainsi, éparpillés en une quantité de petites républiques urbaines, les Grecs ont développé au plus haut degré la philosophie et les arts. Les Romains, fondateurs du plus grand empire militaire qui ait jamais existé l'ont doté d'une jurisprudence admirable. Était-ce par fatalité, comme certains l'ont prétendu, que la Grèce dut avoir le sens de la beauté et l'Italie celui de la justice ? Rien ne nous permet de l'admettre. Les Romains n'étaient que des artistes imitateurs, mais leurs descendants, après s'être mélangés aux conquérants barbares, ont ressuscité l'art grec et ont fait de l'Italie la patrie des arts, tandis que les congénères de ces mêmes barbares, établis dans les forêts de la Germanie, se sont appliqués, avec beaucoup de succès, à l'étude du droit romain. Quant aux Grecs, après le code Justinien et sainte Sophie ils n'ont plus rien produit de grand ni au point de vue de l'art, ni au point de vue du droit.

Les temps modernes nous fournissent un exemple analogue.

A la fin du XVIII^e et au commencement du XIX^e siècle, y avait-il en Europe un peuple plus idyllique, plus paisible, plus féru de philosophie que le peuple allemand ? Moins de cent ans après l'apparition de Werther, ce même peuple a presque conquis la France, après Sedan, il a admis le principe du droit de la force, il a mis toute l'Europe sous les armes et a fini par la couvrir de feu et de sang.

Ces exemples ne prouvent-ils pas que l'évolution historique ne dépend pas seulement du peuple lui-même, mais de l'ensemble des conditions bonnes ou mauvaises qui, de l'extérieur à l'intérieur, influent sur ses destinées. Il ne suffit pas de connaître les qualités spécifiques du peuple, mais il faut tenir compte aussi de son organisation sociale et de la nature du pays qu'il habite.

Les Slaves.

Sans nous perdre dans les discussions interminables auxquelles ont donné lieu les recherches sur l'origine des Slaves, nous admettons qu'ils sont nés de la fusion de tous les individus d'origine peut-être fort diverse, qui se sont établis, dans les siècles préhistoriques, sur les territoires qui s'étendent des Alpes aux Karpathes, de l'Erz Gebirge et des Sudètes aux monts Balkans. Ces montagnes, couvertes d'épaisses forêts, formaient à cette époque un obstacle presque infranchissable, en sorte que les hommes ne pénétraient que très rarement de l'extérieur à l'intérieur de cette zone délimitée par la nature. Ceux qui s'y établissaient n'avaient de rapports qu'avec les autres habitants de la même zone. Pour s'entendre entre eux, ils devaient user d'un langage commun ; en contractant des liens de famille, ils finirent, après des milliers d'années, par se fondre en une race plus ou moins homogène, possédant des caractères particuliers qui les distinguaient des peuples vivant dans d'autres zones, c'est-à-dire dans des conditions climatiques et sociales différentes. Nous fixerons donc dans le bassin du Danube le berceau de la race slave.

Dans les siècles qui précédèrent l'ère chrétienne, les Slaves formaient un bloc dans lequel on distinguait les Slaves d'Occident

(Tchèques, Moraves), les Slaves du Sud ou Vougo-Slaves et les Slaves de l'Est, d'où sont sortis les Polonais et ceux qu'on appelle actuellement les Russes. A cette même époque, ainsi que le rapporte Hérodote, la Russie était habitée au sud par les Scythes, que l'on considère comme les ancêtres des Sarmates et au nord par des Mongols : Finnois et Bulgares noirs du Volga. Tous ces peuples n'ont laissé aucune trace de leur lointaine existence, si ce n'est quelques rares tumulus.

Exode des Slaves orientaux.

Il semble que les Slaves orientaux aient commencé à pénétrer au sud-ouest de la Russie dès le II^e siècle, c'est-à-dire à l'époque de la conquête de leur pays par les Romains. Au dire de l'historien Goth Jornandès, ils étaient établis, au IV^e siècle, sur les Karpathes, la Vistule et jusqu'au Dniestr.

Le III^e siècle voit se déclencher la grande invasion des Ostrogoths, qui se rendirent maîtres de tout l'ouest de la Russie. Sous leur poussée, plusieurs tribus sarmates : Gètes, Daces, Allains, et Roxolans pénétrèrent en Europe et se répandirent parmi les Slaves du Sud. Jornandès raconte qu'au IV^e siècle, sous la conduite de leur chef Germanaric, les Goths asservirent les Vémèdes ou Slaves, et que ces mêmes Slaves, si faibles à cette époque au point de vue militaire, deviennent très belliqueux dans la suite et font, au VI^e siècle, de fréquentes incursions dans l'Empire d'Orient. Cette modification du caractère des Slaves du Sud est vraisemblablement due aux mélanges de races survenus depuis l'invasion des Sarmates et des Goths. Les Slaves du Sud perdent alors la passivité et l'indolence qui leur étaient propres ; ce ne sont plus que des Slaves scythisés et germanisés. Aussi les Slaves de l'Est disaient-ils que leurs congénères du Sud vivaient comme des bêtes féroces et méchantes, qu'ils s'entre-tuaient, qu'ils haïssaient tout le monde.

Au VI^e siècle, les Avars — peuple ouralo-altaïque, d'origine mongole — dévastent les pays occupés par les Slaves de l'Est et les rejettent vers les plaines de la Russie actuelle et les territoires situés à l'est de l'Oder, territoires que les Germains avaient abandonnés lors de leur pérégrination vers le sud et l'ouest (1). On peut donc admettre que les Slaves de l'Est ont commencé à coloniser la Russie à partir du VII^e siècle. Cette hypothèse est en quelque sorte confirmée par les historiens de l'Empire d'Orient. Ceux-ci rapportent dans leurs chroniques que jusqu'au VII^e siècle les Slaves attaquaient régulièrement les territoires du sud du Danube ; du VII^e au IX^e siècle leurs incursions cessent complètement. Au IX^e siècle, ils reparaissent par la mer sous le nom de « Rouss » et viennent jusqu'à Constantinople.

Partant des pentes des Karpathes, les Slaves de l'est se sont répandus dans la grande plaine russe. Cela n'a pas été une invasion à proprement parler mais une colonisation qui a duré des siècles. Ces Slaves s'établissaient dans un endroit, labouraient la terre après avoir brûlé les forêts, et, pendant une dizaine d'années récoltaient une moisson suffisante. La terre une fois appauvrie, ils se transportaient plus loin, ils émigraient. Cette colonisation ne s'est pour ainsi dire jamais arrêtée, elle a continué en Sibirie, au Caucase, en Asie centrale. Avant la guerre, le nombre des émigrants qui quittaient la Russie d'Europe était de 3 à 400,000 par an.

Comment se fait-il que les Slaves si faibles au point de vue militaire, pourchassés continuellement par une multitude d'ennemis, soient quand même parvenus à se maintenir dans leurs terres ? C'est que ce qui faisait leur faiblesse faisait en même temps leur force. Ils ne résistaient pas à l'ennemi, ils se soumettaient ou se retiraient, ce qui les préservait de la destruction.

(1) Noms géographiques d'origine slave : Leipzig (Lipeck) ; Danzig (Gdansk) Brandebourg (Brāmbor) ; Poméranie (Pomorānie).

Mais comme ils étaient prolifiques et intelligents, ils finissaient par absorber le vainqueur.

Les Slaves de l'Est ont été si facilement vaincus par tous les barbares et rejetés hors de leurs territoires primitifs parce que leur régime politique ne leur donnait pas la possibilité de résister : ils n'avaient pas de gouvernement central. Seuls les liens de parenté les reliaient les uns aux autres. Ils ne formaient pas d'agglomérations proprement dites, mais habitaient des huttes généralement très primitives, situées à une certaine distance les unes des autres. Ils s'occupaient surtout de chasse et de pêche. Jornandès relate que le centre de la plaine qui va du Dniestr et du Dniepr au Don, soit le nord de l'Ukraine actuelle, était couvert d'immenses forêts impénétrables et que c'est au sud de cette forêt que les Slaves de l'Est s'étaient établis.

Fondation de Kiew — Les Polianes.

Selon une vieille légende, le chasseur de fourrures Kiy fonda avec ses deux frères, à la lisière de cette forêt, au bord du Dniepr, la ville de Kiew. Cela revient à dire que les trois frères construisirent leurs huttes à cet endroit. Leur famille prospéra, les huttes se multiplièrent et formèrent une petite agglomération qui fut entourée d'une palissade et d'un fossé. Kiy, l'aîné, était le chef de la petite tribu. L'endroit étant propice à la pêche, à la chasse et aux échanges, le bourg se développa rapidement et devint le centre commercial de tout le territoire avoisinant, mais nullement le centre politique dans les premiers temps de son existence. Cette branche des Slaves de l'Est, appelés Polianes, c'est-à-dire « habitants des prairies », ne reconnaissait, en effet, aucune suprématie. Les Polianes habitaient séparément, et seule la famille les unissait aussi longtemps que le chef de famille était en vie. Celui-ci mort, les frères se séparaient et vivaient souvent en ennemis. Le droit d'aînesse n'existait pas ; tous les frères jouissaient des mêmes privilèges et héritaient de la même part. Cet état de choses sera dans la suite la source de luttes intestines et la cause d'une grande faiblesse. Après la mort du knias (prince-chef), ses fils se partageront ses Etats et deviendront tous knias. A la longue le pays sera morcelé à l'infini, ce qui lui enlèvera la possibilité de résister aux attaques des nomades tartares venus de la steppe. En définitive, la contrée devra être évacuée, et toute la population émigrera vers le nord et l'ouest.

Religion des Polianes.

La religion des Polianes était très primitive. Ils divinisaient les forces de la nature. Leurs dieux principaux étaient Svarog (1), le firmament, son fils Vélès, le soleil, et Péroune, le tonnerre. Vélès était le dieu du bétail ou de la richesse, ce qui revient au même chez nombre de peuples anciens (2).

Les Polianes n'avaient ni temple ni caste spéciale de prêtres. Ils entouraient d'une grande vénération les oracles qui leur prédisaient l'avenir et que les knias consultaient fréquemment avant d'entreprendre quelque chose de grave. Leurs idoles étaient richement ornées. Ainsi, à Kiew, se dressait sur une colline, l'image de Péroune à la tête d'argent et aux moustaches d'or. C'est devant cette idole que le knias Igor prêta, en 945, le serment d'observer fidèlement le traité conclu avec Byzance.

Les Polianes avaient le culte des ancêtres. Ils brûlaient les morts et rassemblaient leurs cendres dans des vases de terre qu'ils fixaient au sommet d'un poteau, à la limite des territoires appartenant au défunt, généralement au carrefour des chemins. Du haut de son poteau, l'ancêtre était censé protéger sa famille. Plus tard, lorsque les familles se multiplièrent et que les territoires furent très morcelés, l'urne funéraire fut conservée dans la maison, et l'esprit du mort continuait à y habiter. On l'appelle, encore

(1) En sanscrit Svarga (dieu solaire).

(2) Nous avons en français l'expression « avoir un bœuf sur la langue » pour dire que le silence a été acheté. Le mot bœuf est ici le synonyme de pièce d'argent.

aujourd'hui « *domovoi* », c'est-à-dire celui de la maison, l'esprit domestique.

Avant d'embrasser le christianisme les Slaves étaient polygames. Ils volaient leurs fiancées chez les voisins, ce qui entraînait des haines et des batailles. Généralement le voleur payait une redevance pour la femme volée. Plus tard la fiancée fut simplement vendue, pour simplifier les tractations.

Devenus chrétiens, c'est-à-dire monogames, les Polianes n'avaient plus besoin d'acheter leur fiancée puisque le nombre des jeunes filles libres était devenu très grand. Au contraire, le père donnait une dot à sa fille pour lui faciliter le mariage. Nous voyons que la loi de l'offre et de la demande arrive même à transformer les mœurs d'un peuple.

Importance grandissante de Kiew.

Grâce à sa situation géographique, Kiew était devenu le centre commercial du pays. On y apportait du miel sylvestre, de la cire, des fourrures, de l'ambre du nord. Ces marchandises étaient transportées ensuite par le Dniepr vers la mer Noire, où elles étaient vendues dans les nombreuses villes grecques du littoral, entre autres à Khersonèse de Thrace, à Théodosie, à Tanaïs, située à l'embouchure du Don. Mais ce commerce était très aléatoire à cause des brigands nomades qui pillaient les flottilles de bateaux. Aussi les gens de Kiew conclurent-ils un accord avec les Khazars (1), peuples d'origine turque, établis dans les steppes du bas-Dniepr. Ils leur payaient un tribut ; en retour les Khazars les protégeaient contre les pirates. Cela permettait d'amener sans crainte des marchandises jusqu'à Bagdad et à Constantinople. On retrouve dans les tumulus du sud de la Russie des monnaies grecques et arabes, dont les plus anciennes remontent au VII^e siècle. Avec le temps, ce commerce devint très florissant. Il se forma tout le long du réseau fluvial des centres vers lesquels les marchandises affluaient : Kiew, Smolensk, Tchernigov, Novgorod, Rostov, Polotsk. C'était la grande voie qui allait des Varègues aux Grecs.

Un fait nouveau n'allait pas tarder à changer la face des choses ; c'était l'invasion des Petchénègs, venus d'Asie. Les Khazars ne purent les arrêter, leurs territoires furent envahis et conquis. La route fluviale redevint dangereuse.

Une chronique grecque du IX^e siècle (2) rapporte qu'une certaine année, les envoyés du peuple russe (à remarquer que l'appellation « Russe » intervient ici pour la première fois) ne voulurent pas rentrer chez eux par la voie ordinaire parce qu'ils craignaient la rencontre des Petchénègs, peuple extrêmement cruel, qui leur avait déjà infligé maintes défaites. Ils préférèrent passer par l'Occident. Ils se présentèrent même à Louis le Débonnaire, et il fut établi à cette occasion (3) que ces Russes parlaient un idiome germanique et portaient des noms scandinaves ; d'où l'on peut conclure qu'ils n'étaient pas des Slaves (4), mais plutôt des Scandinaves. Comment expliquer ce fait surprenant ? Pour cela il faut revenir en arrière.

Conquête du pays par les Normands.

Pendant le règne de Charlemagne, les Normands commencèrent à quitter leur patrie : le Danemark, la Suède, la Norvège, et à faire des incursions dans les pays du sud. Ils pénétrèrent aussi à l'est par la Baltique, le golfe de Finlande, le lac Ladoga, le Volkhov, et

(1) Un christianisme métissé de judaïsme était très répandu parmi les Khazars. C'est de leur pays que vinrent les premiers missionnaires qui évangélisèrent la Russie.

(2) Photii, *Constantinopolitani patriarche, Opera omnia* (Migne, *Patrologia graeca*).

(3) Dans le récit que fait de cette entrevue Prudence Galindo, évêque de Troyes (*Annalium Bertinorum*), ces « Rhos » se disaient d'origine suédoise (*suenum*).

(4) Les noms des premiers knias ou princes russes étaient tous d'origine scandinave : Rurik (Rorik), Trouvor (Thorvard), Oleg (Helgi), Olga (Helga), Oskold (Hoskuldr), Dyr (Dyr), Igor (Ingvar), Vladimir (Waldmar). De même « Knias » vient de *könings* et « Vitias » de *vikings*. Nous avons tout lieu de croire, malgré l'avis différent de l'Académie des Sciences de Pétersbourg, que « barine » et « bosarine » (boyard) ont la racine germanique « bar », la même que le mot français « baron ».

GRAND PÈLERINAGE FRANCISCAIN en ITALIE

sous la direction du R. P. Romain ROME, Frère Mineur, de la Résidence de Salzines (Namur)

Départ le 16 Septembre 1928

S'adresser aux PÈLERINAGES EDGARD DUMOULIN, 147, BOULEVARD ADOLPHE MAX, 147, BRUXELLES

attaquèrent à maintes reprises Novgorod, la grande cité commerciale du Nord. Ils levaient tribut, pillaient, disparaissaient et reparaissaient périodiquement. A cette époque la vie des Slaves de l'Est se concentrait dans des bourgades entourées de palissades, où les marchandises étaient amenées en vue de l'exportation. Or, voyant leur commerce entravé par les attaques incessantes des Varègues au nord, des Bulgares Noirs au centre et des Pétchéniègues au sud, les marchands slaves résolurent d'engager des mercenaires Varègues pour les protéger. Ces Varègues étaient des guerriers redoutables, extrêmement forts et courageux. Les marchands de Novgorod appelèrent donc trois frères : Rurik, Sinéus et Trouvor, qui arrivèrent avec leurs compagnons d'armes. Tout d'abord ils s'établirent sur le lac Ladoga, à l'embouchure de la Volkhova, où ils construisirent des postes armés pour repousser les autres Normands qui venaient régulièrement piller la contrée.

Les Slaves, eux, étaient un peuple paisible qui ne parvenait pas à s'organiser militairement parce qu'ils ne reconnaissaient pas la suprématie d'un chef. La liberté personnelle était pour eux le bien suprême et la violence le plus grand des maux, même pour celui qui l'exerçait. Ils estimaient que le commandement avait quelque chose d'illégal, de répréhensible et d'essentiellement mauvais. C'était, somme toute, de véritables anarchistes au sens propre du mot, et malgré plusieurs siècles d'absolutisme, cette horreur de l'autorité s'est conservée jusqu'à nos jours vivace dans le peuple russe. Pour le paysan russe le tsar représentait plutôt l'autorité divine, et sa personnalité était entourée d'une grande vénération et d'une affection illimitée. Il ne lui donnait aucun autre titre que celui de « Tsar batiouchka » — « Tsar petit père ». Par contre, il avait en haine tous ceux qui, à ses yeux, étaient les représentants de l'autorité, à commencer par le garde champêtre et à finir par le ministre.

Ne voulant pas faire le métier des armes, les Slaves confièrent donc la police de leurs territoires aux Varègues. Mal leur en prit. Rurik, le chef militaire de la petite armée varègue, commença par remplir consciencieusement ses fonctions de gendarmes; mais, voyant la faiblesse de ses maîtres, il trouva plus simple et plus profitable de devenir le véritable chef de la contrée et d'exiger, les armes à la main, le paiement de la solde due à ses compagnons. Inutile de dire que cette solde était toujours jugée insuffisante. Pour finir, il prit le titre de Koning, ou Knias, de Novgorod et organisa militairement le commerce des Slaves avec Constantinople.

On lit dans les annales officielles russes (1), et ce sont les uniques documents que nous ayons de cette époque, que les trois frères Rurik, Sinéus et Trouvor furent appelés par les Slaves de l'est pour régner et établir l'ordre dans leur contrée. Cependant cette version est inadmissible si l'on se rappelle que les Slaves ne reconnaissaient pas l'autorité d'un chef. C'est pour donner un caractère légal à l'emprise illégale des Varègues que ces annales, écrites sur l'ordre du knias, parlent d'offre de gouvernement. En réalité, il n'a pas pu être question d'offre de ce genre, mais il y a eu usurpation du pouvoir. D'ailleurs, si Rurik avait été appelé pour régner, pourquoi aurait-il mis à mort, dès la première année de son gouvernement, une soixantaine de marchands de Novgorod, c'est-à-dire ceux-là même qui lui auraient offert la couronne. Ces Varègues étaient de vulgaires pirates qui ne se souciaient que de leur profit. L'histoire des premiers siècles de leur règne est d'ailleurs édifiante.

Pour simplifier le gouvernement et devenir chef unique, Rurik commença par faire assassiner ses deux frères Sinéus et Trouvor. Deux des compagnons de Rurik, Oskold et Dyr, poussèrent jusqu'à Kiev et s'en emparèrent. Ce sont ces deux guerriers qui, plus tard, attaquèrent Constantinople par surprise et la forceront à leur payer une rançon, ainsi que le raconte dans ses mémoires l'évêque Photius.

Après la mort de Rurik, son fils Oleg s'empara de Smolensk, arriva en vue de Kiev, en fit sortir Oskold et Dyr, se saisit de leur personne par trahison, les mit à mort et s'empara de leur ville (2). A partir de ce moment, Kiev devint le centre politique et économique de toute la région qui va du golfe de Finlande à la mer Noire, et toute la contrée prit le nom de Rouss, plus tard Rossiia, de même que la Gaule prit le nom de France. Seulement si nous connaissons l'origine du mot France nous ignorons complètement

celui de Rouss. On a cru que c'était ainsi qu'on appelait la tribu scandinave d'où sont sortis Rurik et ses compagnons; mais cette explication a dû être abandonnée car jamais aucune tribu scandinave ou germane n'a porté ce nom, et, jusqu'à présent, ce problème est resté insoluble (r).

Origine du mot « russe ».

N'est-il pas plausible d'admettre que le vocable « Rouss » a tout simplement servi à désigner la couleur des cheveux des Varègues. Les Slaves de l'est, comme les Russes contemporains, ne supportaient pas les vocatifs indéterminés ou ternes. Actuellement encore, le vrai Russe qui n'a pas subi l'influence de l'Occident ou du bolchévisme n'emploie jamais, lorsqu'il s'adresse à quelqu'un le terme impersonnel de monsieur, madame, camarade, etc.; il dit toujours le nom de baptême accompagné du bon du père : Piotr Ivanovitch, Alexandre Nicolaévitch. C'est la façon la plus polie de s'adresser à quelqu'un, quel que soit son rang. Dans la rue, lorsqu'un Russe veut appeler, par exemple, un marchand ambulant, il ne se contentera pas de lui crier un mot d'appel tel que « psst, eh là! » il y ajoutera le nom désignant la chose que vend le marchand. Ainsi il criera : « eh les pommes! eh le charbon! ». Au début Rurik et ses compagnons faisaient l'office de gendarmes. Aux yeux des Slaves qui les payaient ce n'étaient donc plus de simples Varègues, ni des Slaves. On leur donna un nom où perçait le peu de considération qu'inspirait le métier qu'exerçaient ces stipendiés. Eux qui étaient blond-roux, quoi de plus naturel que de les appeler les « roussâtres » en russe « Roussy ». D'ailleurs encore maintenant un homme roux est immanquablement appelé « rjy » — « le roux », un homme très brun « tcherny » — « le noir ». Si le nom de « Roussy » était donné à chacun des Varègues en particulier, celui de « Rouss » fut appliqué à la collectivité. On craint avec épouvante en les voyant apparaître dans une localité : « Rouss prichla » (2). Ce mot de « Rouss » ne servait à désigner, à l'origine, que les Varègues, à l'exception de tout Slave. Et c'est sous ce nom qu'ils se sont présentés à Louis le Débonnaire. Plus tard, le nom de Rouss a passé à toute la contrée, comme le nom de France a passé à la Gaule.

Exploitation du pays par les Varègues.

En s'emparant du pays des Slaves, les Varègues n'eurent qu'un seul but : s'enrichir. L'idée d'organiser le pays politiquement ne leur est venue que beaucoup plus tard. C'étaient des aventuriers qui pillaient la contrée, pressuraient la population, la forçaient à leur payer un tribut annuel. Ils mirent le pays en coupe réglée. En hiver chacun des compagnons faisait son voyage d'affaire dans la région qui lui était assignée. Si on lui refusait le paiement de la redevance qu'il fixait arbitrairement, il brûlait les maisons, pillait tout ce qu'il y trouvait, emmenait les jeunes filles, qui étaient revendues ensuite ou aux Bulgares Noirs, ou en Perse, ou à Constantinople. C'était même la principale source des revenus de ces soi-disant élus de la nation. L'historien arabe Ibn Dasta (3) raconte que les Russes se procuraient les marchandises nécessaires à leur commerce en faisant des incursions chez les Slaves. Ils les emmenaient comme esclaves et les revendaient aux autres peuples. Cet historien fait donc bien la différence entre Russe et Slave. Le nom de Rouss n'apparaît hors de Russie qu'à l'époque de l'organisation militaire du commerce. Il était donné exclusivement aux guerriers commerçants qui trafiquaient avec Constantinople et les villes du littoral de la mer Noire (4). On comprend pourquoi l'ambassade russe qui se présenta à Louis le Débonnaire parlait un idiome germanique et était composée de Normands. Avec le temps les Varègues adoptèrent la langue des Slaves plus expressive et plus harmonieuse que la leur.

C'était en hiver que les contributions étaient levées et amassées le long des cours d'eau. Au printemps elles étaient embarquées

(1) Les historiens de l'école dite normande prétendent que le mot « russe » vient du finnois « Ruotsi », en suédois « Rothslagen », localité située dans la Suède centrale. Dans ce cas, comment expliquer que les Normands aient accepté et propagé une appellation déformée par les Finnois au lieu de conserver celle qu'ils avaient dans leur pays d'origine? D'ailleurs seuls les Normands établis parmi les Slaves, et non ailleurs, portaient le nom de « russe ». Il n'a donc pu leur être donné que par les Slaves.

(2) La « roussaille » est arrivée (traduction libre).

(3) Ibn Dasta, *Ivestia o Khazarakh* (Renseignements sur les Kazaras, par D.-A. CHWOLSON, p. 55, 82. (Saint-Petersbourg).

(4) Luitprand de Crémone donnait le nom de Normands aux Russes qui venaient à Constantinople. *Russios quos alio nos nomine Normannos appellamus.* (Luitprandi Antopodosis, p. 277, éd. Pertz, t. III).

(1) Chroniques de Nestor (en 1051).

(2) Avant sa conversion au christianisme, Vladimir (canonisé dans la suite) était un débauché sanguinaire (THIETMAR DE MERSEBOURG, *Chronicon : Regisque Ruscorum Vladimirus... fornicator immensus et crudelis*).

et descendaient le courant jusqu'au centre le plus rapproché, où des flottilles se formaient pour les diriger vers la mer Noire sous la protection de guerriers normands.

Le long du Dniepr il y avait plusieurs rapides infranchissables. Pour pouvoir continuer la route, les marchandises étaient déchargées sur la rive, les esclaves enchaînés étaient débarqués; on organisait le transport par terre jusqu'à l'endroit où le fleuve était de nouveau navigable, et le voyage reprenait vers le sud. Aux prochains rapides la même manœuvre recommençait.

Kiev était la clé du commerce parce que toutes les flottilles devaient y passer. C'est pourquoi Kiev était convoitée par tous les chefs normands. Oleg se débarrassa d'Askold et de Dyr qui s'en étaient emparés les premiers; Wladimir assassina son frère Iaropolk pour s'en assurer la possession.

Relations avec Constantinople.

Etabli à Kiev en 882, Oleg asservit les tribus slaves qui habitaient à proximité et les contraignit à lui payer un tribut. Il construisit une quantité de fortins en bois pour repousser les attaques des Pétchéniègues et assurer la route de la mer Noire.

Les Russes étaient craints à Constantinople. Connaissant par expérience leur courage et leur intrépidité, les empereurs d'Orient cherchèrent à s'attirer leurs bonnes grâces. Dans le traité conclu entre le Knias Igor et Byzance il était stipulé que les marchands russes avaient le droit d'amener à Constantinople autant de vaisseaux qu'il leur plairait. Ils pouvaient camper près de la ville pendant six mois de l'année. Durant leur séjour à Constantinople ils étaient logés aux frais de l'empereur; ils pouvaient même utiliser gratuitement les bains publics. En retour ils devaient payer la dime et empêcher les Bulgares Noirs du Volga d'attaquer les colonies grecques du littoral de la mer Noire. Les Russes ne pouvaient pénétrer en ville que par groupes de cinquante au maximum et sans armes. Ils faisaient surtout le commerce d'échange, vu que les monnaies d'or et d'argent ne leur servaient à rien. Ils emportaient chez eux du vin, des étoffes de soie, des légumes, des œuvres d'art. Les voiles, ancres, cordages dont ils avaient besoin pour le retour leur étaient fournis gratuitement, probablement pour leur enlever le prétexte de rester plus longtemps qu'il ne fallait. Quelques marchands russes ayant été molestés et dépouillés par les Grecs, le knias Oleg organisa une expédition contre Constantinople et vint fixer son bouchier sur la porte principale de la ville. Pour s'en débarrasser, un nouveau traité fut conclu qui libérait les Russes de l'obligation de payer la dime. Dès lors, le commerce devint complètement libre. C'est pour pouvoir rédiger dans les deux langues les traités conclus entre les Russes et Byzance qu'il fallut inventer pour le Russe un alphabet, qui, cela va de soi, fut tiré de l'alphabet grec (1). Jusqu'à l'heure actuelle la langue russe s'écrit en caractère grecs simplifiés à la latine.

Le commerce que les Russes entretenaient avec Constantinople ne contribuait pas seulement à les enrichir, mais il facilita l'introduction de la civilisation byzantine parmi les Slaves, que nous appellerons désormais Russes. Ceux-ci finirent par se convertir au christianisme (2). Les prêtres grecs, que Wladimir attira à sa cour, lui enseignèrent non seulement leur religion mais aussi leur conception du gouvernement. Ils lui apprirent entre autres que le chef de l'Etat recevait son autorité de Dieu non seulement pour protéger le peuple contre les attaques venant du dehors, mais aussi pour entretenir l'ordre intérieur. Ils lui firent comprendre que le Knias devait punir les brigands et protéger les victimes, chose dont on s'était fort peu soucié jusqu'alors puisque les victimes étaient les Slaves et les brigands les Normands.

Les knias firent venir des artistes grecs. La merveilleuse église

de Sainte-Sophie à Kiev date de cette époque. Les anciennes maisons qui se sont conservées en Ukraine contiennent des fresques et des mosaïques de toute beauté. Les œuvres des auteurs classiques furent traduites en russe, et la littérature commença à se former. Les lettrés s'exercèrent avec succès à composer des annales, des chroniques, des récits religieux, des vies de saints, etc. Les festins que le knias donnait à ses bovaris étaient accompagnés de chants et de musique, arts que les Slaves avaient d'ailleurs toujours cultivés, témoins ces vieilles légendes dont le héros était Sadko, qui par ses chants et les sons de ses gousli parvenait à calmer les fureurs du roi de la mer. Les prêtres grecs introduisirent dans les églises le chant grégorien. La Russie commença à s'éveiller à la civilisation byzantine (1).

L.-I. DOUSSE.

Le français, langue difficile

Le R. P. Deharveng vient de nous donner le sixième volume de ses « récréations philologiques et grammaticales » en même temps qu'un aide-mémoire où il a mis, selon l'ordre alphabétique, l'essentiel des remarques qu'il a publiées, depuis quelques années, sous le titre de « Corrigeons-nous ».

C'est un signe du temps, un signe de notre décadence, qu'il faille rappeler sans cesse aux gens à bien écrire, à parler correctement. Un signe du temps où l'on ne sait plus le latin, où l'on ne lit plus les classiques, où l'on fait tout trop vite, sans se donner le loisir d'être attentif et réfléchi. Ainsi les livres abondent qui visent à nous rappeler le respect et le bon usage de notre langue.

Ceux du R. P. Deharveng sont certainement parmi les plus aimables qui aient paru. Ils nous reprennent sans hauteur; ils nous enseignent sans pédanterie; ils nous corrigent en souriant, d'un sourire qui peut bien être parfois malicieux, mais que vous ne verrez jamais sarcastique. Le naturel du R. P. Deharveng est bien pour quelque chose dans cette gentillesse et aussi la largeur, l'indulgence, la charité de son esprit. La prudence et la modestie n'y sont pas étrangères non plus. On peut le dire sans blesser ce parfait humaniste: la langue française est un outil si délicat, sa syntaxe prévoit tant de nuances de la pensée, son vocabulaire est si prodigieusement complexe qu'il arrive aux meilleurs, aux mieux informés, aux plus scrupuleux de laisser passer une maladresse, de s'abandonner au mauvais usage — le plus courant! — et de mériter à leur tour le blâme des grammairiens. Si ce blâme doit s'adresser un jour à l'auteur des « Corrigeons-nous », il faudra que ce soit avec beaucoup d'égards non seulement pour sa science, mais pour l'extrême courtoisie aussi qu'il a répandue tout au long de son œuvre.

* * *

« On a toujours écrit mal et fautivement — a dit un jour M. Jacques Bainville — parce qu'on a toujours mal parlé. Les grammairiens, les puristes et les précieuses ont rendu service à la langue française. Sans eux, il y a longtemps qu'elle se serait dégradée et que l'on ne s'étonnerait plus d'entendre dire: « J'avions » et « J'étions ». Il importe qu'il y ait toujours des gens désagréables pour réagir contre le désordre. Celui du langage ne vaut pas mieux

La fin de cette étude paraîtra dans notre prochain numéro.

♦♦♦♦

(1) On attribue à Saint Cyrille, l'apôtre des Slaves, surnommé le « Philosophe », l'invention de l'écriture cyrillique. Cette écriture, totalement inconnue du monde civilisé et longtemps employée en Russie, a contribué à l'isolement et à la stagnation de la Russie.

(2) La conversion des Russes aurait été une conséquence du traité conclu en 988 entre l'empereur Basile et le knias Wladimir, au terme duquel le knias s'engageait à tenir à la disposition de Byzance une troupe de 6,000 hommes pour combattre la révolte de Bardas Phœas. A son tour Basile promettait à Wladimir, entre autre, la main de sa sœur Anne. Mais la révolte une fois éteinte, grâce à l'intervention des guerriers russes, l'empereur essaya de se soustraire à ses engagements relatifs au mariage de sa sœur. Wladimir mit alors le siège devant Khorsun, ce qui obligea Basile à tenir sa promesse. La princesse Anne fut envoyée à Kiev en 989, et l'clergé grec convertit les Russes au christianisme (BRIAN-CHANINOV, *Elgise russe*, p. 19.)

que les autres. Car le langage est fait pour que les hommes se comprennent et, s'il s'altère, on ne se comprend plus.

On a toujours mal parlé? Sans doute. Mais sont-ce les mêmes gens qui aujourd'hui parlent mal? Si Molière revenait pour peindre nos mœurs, ce n'est plus seulement sur les lèvres des paysans qu'il mettrait des locutions et des tournures vicieuses. Il serait bien obligé de faire dire aux plus gentilshommes de ses bourgeois : « je pars à Paris », « je cause à mon voisin », « il a bien facile de faire des études, surtout qu'il est riche », « je préfère me reposer que de marcher », « la Chambre va enfin solutionner le problème de la Défense nationale », etc.

On a toujours mal parlé, mais le nombre des gens qui parlent mal s'est singulièrement accru et, plus que jamais, les fautes et les négligences du langage habituel s'introduisent dans la langue écrite. Le journalisme et le roman les accueillent sans résistance, leur confèrent une manière d'autorité, les justifient presque et en tout cas les établissent solidement. Le journalisme, parce qu'il est une incessante improvisation et qu'il ne laisse point à ceux qui l'exercent la liberté de se relire. Le roman, parce qu'il s'efforce de reproduire avec exactitude les mœurs du temps, de faire vivre ses personnages et qu'il lui faut pour cela écrire comme on parle, sous peine de se confondre avec l'essai, comme il est arrivé aux ouvrages d'Anatole France, ou avec le poème en prose à quoi font songer tant de livres de Barrès. Or comme le grand public ne lit que des romans et des gazettes, on voit l'étendue et la profondeur du fléau.

Et il y a l'action politique, car ici encore tout se tient. Il faut toucher, il faut convaincre et gagner le plus d'électeurs possible par une constante propagande. Le nombre des biens que l'on peut offrir à leurs besoins ou à leurs cupidités étant mesurés, c'est avec des promesses, c'est avec des formules qu'on les appelle, — avec les plus fortes. De là est né ce vocabulaire confus où personne ne voit clair et cette accablante surabondance de superlatifs par quoi s'expriment tour à tour l'approbation du partisan et l'inimitié de l'adversaire. Ce serait un joli jeu de salon de rechercher les sens que peuvent avoir des mots comme *progrès*, *liberté*, *démocratie*, pour un socialiste, pour un libéral, pour un catholique. Un joli jeu, mais d'où il serait bien malaisé de sortir.

Nous n'avons plus personne à vrai dire pour établir le bon usage. Jadis pour faire la police de la langue, il existait une assemblée d'honnêtes gens, à l'oreille juste et au sentiment fin, que l'on appelait la Cour. « On est frappé », a pu écrire un écrivain qui ne montre aucune sorte de sympathie pour l'Ancien Régime, « on est frappé de la sûreté de goût qu'ils mettaient à polir, affiner le langage, et de l'imagination qu'ils déployaient dans la recherche d'expressions nouvelles.

« ... Aujourd'hui, c'est la rue qui lance les mots nouveaux et aussi une certaine société qui comprend les gens de théâtres, ceux de la politique, de la Bourse et des répétitions générales, sans parler des gens de lettres. Mais un exemple fera toucher du doigt le genre de raffinement que cette Cour dernier style apporte au beau langage. Le mot *fort* devient à la mode, dit quelque part le P. Bouhours : « Je lui ai dit des choses un peu fortes : ce que vous dites est un peu fort ». Que ne vit-il encore pour apprécier de quelle façon, nous avons rajeuni l'expression : *Tu vas fort!* Voilà notre bel usage à nous. Il n'y a pas lieu d'en être fier. »

Ne possédant plus cette élite qui fixait autrefois le bel et bon usage, il ne nous reste plus qu'à interroger les meilleurs écrivains. C'est la méthode du R. P. Deharveng. Ainsi les puristes condamnent-ils l'expression : *poursuivre un but* qui, en effet, n'est pas

d'une logique éclatante. Le R. P. Deharveng leur répondra que « l'usage, l'usage de la « Cour », l'usage actuel des très bons prosateurs, cette *norma loquendi* dont parle Horace et devant quoi, malgré qu'on en ait, il faut s'incliner, cet usage, ils ne pourraient pas l'invoquer. Les meilleurs écrivains d'hier et d'aujourd'hui n'hésitent pas à *poursuivre un but*. Soit. Cela nous interdit de blâmer notre voisin quand il emploie cette expression. Cela ne nous oblige pas à l'employer nous-mêmes. Car l'usage actuel des bons prosateurs est aujourd'hui trop flottant pour être tout à fait impérieux.

Réagissons donc autant qu'il est possible. Etudions-nous à bien parler, à bien écrire. Les raisons se multiplient et nous pressent de nous surveiller, de nous corriger et de sauver ce que nous pouvons d'une culture que la barbarie menace.

Une langue dégradée, une langue défaite, et cette culture sera perdue. Que l'on songe en effet, à ce que nous vaudrions, si nos maîtres classiques nous devenaient inintelligibles. C'est déjà chose faite, hélas!, pour la plupart de nos contemporains. Non seulement nous ne savons plus le latin, mais encore il en est beaucoup parmi nous qui sont incapables de dire avec un peu de rigueur la signification d'une remarque de La Bruyère, de se débrouiller dans une période de Bossuet, de démêler les nuances du vers racinien. Que le mal s'aggrave, qu'il s'étende, et nous perdrons tout contact avec ces moralistes incomparables qui ont mêlé la finesse de l'Attique à la solidité du Romain et qui ont porté à un degré suprême la gloire de la raison.

Des étourdis et des snobs peuvent faire les dédaigneux : on leur demande si vraiment les œuvres même complètes de M. de Montherlant pourront jamais remplacer une seule page des *Pensées* de Pascal, si Morand et Giraudoux seront capables de nous consoler de ne plus comprendre Molière, Corneille et Racine.

Ce n'est pas seulement notre goût, notre besoin de beauté qui perdrait au change, mais notre connaissance de l'homme, cette sorte d'expérience que l'on prend à la lecture de ceux qui ont le mieux décrit le cœur humain, ses détours, sa dignité, et ses bassesses.

Et nous nous entendrions un peu moins encore les uns les autres. Le vocabulaire électoral, le verbalisme démagogique nous a mis déjà dans une immense confusion. Imaginez ce que cela serait, si la langue classique définitivement abandonnée, la syntaxe et le vocabulaire, comme ils n'y tendent que trop, étaient livrés à la fantaisie des écrivains d'avant-garde, des journalistes plus impatientes que jamais et des députés remorqués par le suffrage universel.

Et enfin — pour ne pas tout dire — nous perdrons avec le souci de bien dire, une de nos disciplines les plus quotidiennes. Ah! c'est encore un signe de notre temps que le grand nombre de livres que l'on édite pour apprendre aux gens à exercer leur volonté, à ne pas se laisser gouverner par leur digestion, par la couleur du ciel ou par quelque influence du dehors. On cherche ici encore midi à quatorze heures, quand le souci du parler exact peut nous être un incessant exercice de maîtrise de soi. Un exercice excitant plus que tout autre, puisqu'à la volupté qu'on y trouve de traduire sa pensée avec justesse, vient se joindre le plus sûr agrément de la vie de société, l'agrément certain de plaire, de charmer, de s'assurer des sympathies et, qui sait?, peut-être même, si l'on a du bonheur, quelques admirations.

Mais cet exercice, on entend bien qu'il devient impossible si la langue tombe à la merci de chacun, comme une vulgaire bible protestante, si le bon usage n'est plus établi que par les parleurs

d'argot, si les mots sont pris à contre-sens et si enfin la syntaxe peut se moquer de la logique.

C'est ce que travaille à nous épargner le R. P. Deharveng. Lisons-le, faisons-le lire autour de nous ! Ce ne sera pas un médiocre apostolat.

JEAN VALSCHAERTS.

Léopold I^{er} et Metternich⁽¹⁾

Le prince de Metternich n'osa faire aucune promesse au roi Léopold. Il ne pouvait point ne pas sentir combien le désir de ce dernier et celui de son peuple de subordonner toute nouvelle négociation avec la Hollande à l'évacuation préliminaire des territoires belges encore détenus par les armées néerlandaises était légitime, d'autant plus qu'il connaissait et avait avoué le mauvais vouloir du roi Guillaume. Mais il savait aussi que ni la Prusse ni la Russie n'auraient consenti à user de mesures de contrainte contre l'obstiné souverain et sa politique était indissolublement liée à la leur en tout ce qui concernait l'affaire belge, comme il l'avoua dans les instructions, qu'en 1834, il donna au comte de Dietrichstein envoyé à Bruxelles en qualité de chargé d'affaires d'Autriche. Aussi, en répondant au roi des Belges, usa-t-il de termes vagues exclusifs de promesses et d'engagement.

De Bade, il écrivait à Léopold I^{er}, le 21 août 1832 :

La gracieuse lettre de Votre Majesté m'a été remise par le baron de Loë. J'espère qu'il fera un rapport fidèle de sa réception; il ne peut faire autrement que d'exprimer de la satisfaction à Votre Majesté. En ce qui concerne mes rapports personnels avec le baron de Loë, je m'en rapporte entièrement à la recommandation qui lui a été faite. Je suis à mon aise avec le représentant de Votre Majesté, et nous nous entendrions très facilement :

En ce qui concerne la grande question des négociations, je ne peux rien dire à Votre Majesté, car je suis trop éloigné du centre de cette affaire, longue et vraiment mal conduite. Il en est allé de cette affaire comme il en va de toutes lorsqu'on s'écarte des règles habituelles. Rien n'était plus simple que la question à son début; dès le moment où, au lieu de séparer l'essentiel des détails, on a tout mêlé, la question an et le quomodo, l'affaire se gâta. La besogne que l'on aurait pu faire en quatre semaines, a demandé des années, et au lieu d'en finir au moyen de quelques protocoles et d'un traité, on en est arrivé à former un chaos de protocoles et de deux traités. L'essentiel pour toutes les parties est maintenant de ne pas faire dévier les tractations de leur point capital, car sinon on n'en finira jamais, et l'intérêt général réside dans le fait d'une solution rapide.

Je remercie Votre Majesté pour les renseignements qu'elle m'a donnés sur la Constitution belge. Je ne doute pas que le gouvernement, en s'y prenant adroitement, saura tirer le meilleur profit de maints « absurda ». Indépendamment de ce souci, il restera encore à Votre Majesté à accomplir une mission difficile qui, en fin de compte, dépendra davantage du sort de la France et de l'Angleterre. Votre Majesté peut se convaincre, par la franchise des paroles que je lui adresse, que, sans me soucier de la poésie qui flotte comme une lourde vapeur sur le monde, je n'ai rien changé à mon esprit positif.

« Le rôle que Skrynecki a joué dans la révolution de Pologne, écrivait, le 23 janvier 1839, le prince de Metternich au représentant de l'Autriche à Bruxelles, a été trop marquant pour que l'Europe pût voir dans son apparition à la tête d'une troupe armée autre chose qu'un appel à la révolution. » Et il réclamait

le renvoi immédiat du général de l'armée belge, M. de Theux, ministre des Affaires étrangères, s'y refusait. Le comte de Rechberg, chargé d'affaires impérial en Belgique, interprétant maladroitement les instructions de Metternich qui ne désirait pas réellement une rupture, rompait immédiatement les rapports diplomatiques et la Prusse suivait cet exemple. Le chancelier ne pouvait pas désavouer son représentant, qui s'était tenu à la lettre de ses instructions. Il dut le couvrir et y mit un véritable entêtement en même temps qu'une incroyable petitesse d'esprit et une réelle mauvaise foi.

Les relations qu'il avait avec Léopold I^{er} contraignirent le Prince à chercher à expliquer directement au Roi que la politique autrichienne appliquée par le comte de Rechberg était légitimée par les événements.

Le comte de Rechberg avait quitté Bruxelles le 5 février 1839, Metternich écrivit au monarque belge le 17 du même mois :

Le baron O'Sullivan de Grass aura l'honneur soit de remettre lui-même, soit de faire parvenir à Votre Majesté la présente lettre. Il est à même de lui fournir les éclaircissements les plus complets sur la manière dont la Cour impériale envisage dans le moment actuel la position de la Belgique. M. O'Sullivan est un homme calme et qui juge à froid, et Votre Majesté sait que des esprits de cette trempe n'ont pas de peine à saisir notre manière de voir.

L'incident qui a amené la rupture des relations diplomatiques entre les deux Cours, est, je l'avoue franchement, des plus singuliers. Comment s'est-il trouvé à Bruxelles des hommes capables de se persuader que l'Empereur pourroit ne pas se sentir blessé sous plus d'un rapport par la fuite de l'ex-général Skrynecki et son admission au service belge, ou qu'il passerait ces faits sous silence? Et je doute, en effet, qu'on se soit fait illusion sur ce point; je cherche bien plutôt l'erreur dans une autre manière de voir, non moins fautive. Probablement qu'en Belgique, où les têtes politiques ne sont pas en majorité, on s'étoit abandonné au préjugé que l'Autriche, comme puissance catholique, n'oserait jamais élever la voix, et que la Prusse, en raison de ses différends avec l'Eglise (1) ne pourroit se remuer. Si l'on fait encore entrer en ligne de compte la fable largement répandue de rivalités qui sépareroient l'Autriche, la Prusse et la Russie, on découvre les bases sur lesquelles reposerait l'espoir de la faction radicale, de pouvoir impunément faire un appel au génie de l'insurrection polonaise et de toute autre insurrection.

Maintenant, Sire, il est de cette illusion comme de toute autre : elle se dissipe devant les faits. Les deux Puissances plus rapprochées ont rompu toute relation diplomatique avec la Belgique, et elles ne les renoueront pas aussi longtemps que la cause de la rupture subsistera (2). Il est indubitable que la Russie se placera sur la même ligne. Les Puissances agiront ainsi, parce qu'elles ne pourroient pas agir différemment. Que signifioient des relations diplomatiques, c'est-à-dire amicales, avec un Etat qui donneroit à la conservation d'un aventurier la préférence sur la valeur que doit avoir l'amitié de puissans Empires?

La franchise de ces explications prouve à Votre Majesté à quel point je suis séparé de son Auguste Personne du cercle où s'agitent des menées aussi détestables.

J'attends toujours avec confiance le prochain dénouement des travaux de la Conférence; la Belgique doit avoir le même désir, si elle vise à se constituer en Etat indépendant. Si elle veut résister, elle subira le sort réservé à toute entreprise pour laquelle on fait alliance avec la révolution. Je prie Votre Majesté d'être bien convaincue que je comprends sa position en tous points; elle ne peut que s'améliorer si le pays revient à la raison.

Je supplie Votre Majesté d'accueillir l'hommage de mon respect.

Si l'élément révolutionnaire n'était peut-être pas étranger à la résistance méditée par certains en Belgique contre les décisions de la Conférence qui nous enlevaient de larges parties du Limbourg et du Luxembourg, cet élément n'était pour rien dans l'appel en Belgique du général Skrynecki. Cet appel constituait une œuvre personnelle du Roi. Il s'en était caché au chef de son gouvernement. La lettre du chancelier n'était donc pas de nature à plaire au

(1) La Prusse était en ce moment en conflit avec Rome et les catholiques rhénans au sujet de la question des mariages mixtes et de l'hermexionisme. Cf. A. DE RIDDER, *La Belgique et la Prusse en conflit*, chap. III.

(2) Cette affirmation trop catégorique fut démentie par les faits. La Belgique se refusa à retirer au général Skrynecki la situation qu'elle lui avait donnée et, sous la pression de la France et de l'Angleterre, qui avaient critiqué la rupture, les relations furent reprises au bout de quelque temps.

(1) Voir *La revue* du 13 juillet 1928.

monarque qu'elle mettait implicitement au rang des révolutionnaires. Aussi, sans toutefois exposer à Metternich la question de l'engagement de Skrynecki de manière à lui révéler l'action royale, Léopold I^{er} s'attachait-il, dans sa réponse, à montrer la parfaite correction de la Belgique vis-à-vis de l'Autriche à l'occasion de cet engagement. La lettre du Roi contient aussi une critique des décisions de la Conférence de Londres en matière territoriale :

Bruxelles, le 3 mars 1839.

La lettre amicale de Votre Altesse, du 17 février, m'est parvenue par O'Sullivan, et je vous prie d'agréer mes remerciements cordiaux.

L'incident survenu à propos du général Skrynecki est malheureux; on ne pouvait cependant pas prévoir ici, attendu qu'on ne s'était pas mêlé directement à l'affaire, que la Cour impériale prendrait la chose comme elle l'a fait malheureusement. L'idée de prendre le général en service en Belgique n'était d'ailleurs pas nouvelle; déjà, en 1833, après la mort du digne général français Desprez, la nécessité s'était fait sentir de le remplacer par un étranger, et on ne désirait pas augmenter le nombre des généraux français qui étaient déjà ici, parce qu'ils constituaient une cause de jalousie tant dans le pays qu'en Angleterre. Bien qu'on ne surestimât pas les mérites militaires du général, il réunissait cependant dans sa personne tant de qualités qui pouvaient plaire ici, et on connaissait son aversion pour les manœuvres démocratiques. Le comte Félix de Merode traita l'affaire tout seul; on lui déclara qu'on ne pouvait donner au général Skrynecki aucune position autre que celle de la disponibilité, vu qu'aucun commandement n'était vacant. A la suite de cette offre d'une fonction non active, il est venu en Belgique. Son emploi était en quelque sorte semblable à la situation du pays, savoir défensif. On désirait, pour le cas où on en aurait eu besoin, avoir sous la main un homme pouvant rendre des services. C'était d'autant plus justifié que l'on a, à La Haye, une « foi punique » à laquelle on ne peut guère se fier — l'attaque de 1831 en est une preuve — et parce qu'on sait que le cabinet hollandais s'est toujours efforcé de provoquer une guerre générale dans le doux espoir qu'elle se terminerait exactement comme celle de 1814. Je ne parviens pas à découvrir, dans la manière dont le gouvernement belge a traité la question, la moindre chose qui ait pu offenser la Cour impériale, car il n'a pas abusé de ses rapports avec l'Autriche pour faire désertir le général; il a uniquement déclaré, à la suite d'ouvertures faites par les amis du général, que l'on ne pourrait momentanément lui donner qu'un emploi non actif. La manière dont le comte Rechberg traita l'affaire, pour la résoudre en vingt-quatre heures, la rendit tout à fait impossible d'autant plus qu'il avait en l'imprudence de parler des instructions qu'il avait reçues avant de communiquer la chose à M. de Theux (1), de manière que le public en fut informé avant le gouvernement. Les nouveaux pays sont, comme Votre Altesse l'aura déjà remarqué, excessivement jaloux de leurs droits; de plus il y avait lieu de considérer qu'au moment même où le comte Rechberg demandait ses passeports, les ministres de l'opposition (2) s'étaient retirés et un nouvel état de choses était manifestement intervenu. Ce fut donc réellement très pénible, indépendamment de ce changement grave, de voir encore partir le chargé d'affaires d'Autriche.

Votre Altesse connaît et juge fort bien les Belges; ceux-ci sont très particuliers, et de plus les gouvernements précédents, sans excepter celui de l'empereur Joseph les ont rendus si entêtés et si méchants que les affaires ne peuvent être conduites que moyennant la franchise, la loyauté et la patience les plus grandes. Une grande preuve de la solidité de la base sur laquelle le gouvernement actuel est assis est que ce gouvernement est parvenu, en se servant des pitoyables moyens que lui donne la Constitution, à résister aux attaques et aux crises qui auraient eu raison de beaucoup d'anciens gouvernements. J'étais complètement débarrassé de la canaille anarchique, et le principe monarchique avait fait les plus grands progrès, beaucoup plus grands qu'en France, lorsque les décisions quelque peu dépourvues de ménagements et d'égards de la Conférence éveillèrent toutes les passions les plus violentes, lesquelles étaient de plus parées de leur plus bel étal. La très grande majorité considère la question des territoires (3) comme une affaire de sentiment; et ceci rend la situation du gouvernement tellement difficile; aux yeux du

peuple le gouvernement a l'air de sacrifier l'honneur du pays par une crainte exagérée. Autant il est indubitablement établi sur le papier que la question intéresse la Confédération germanique, autant il est difficile de faire entrer dans les têtes des Belges que des populations qui vivaient exactement dans les mêmes conditions qu'eux et qui étaient gouvernées et représentées aux Etats Généraux comme eux, étaient encore allemandes par dessus le marché. La peine est particulièrement grande dans le Luxembourg qui formait un tout compact depuis quatre siècles. En outre, vous devez encore considérer qu'un grand nombre des meilleurs emplois du pays étaient occupés par des Limbourgeois et des Luxembourgeois, et comme ces provinces produisent des gens de talent, toutes les voies leur sont ouvertes en Belgique. Qu'advient-il, sous le gouvernement hollandais, des classes les mieux formées de ces populations, et quelle source des malheurs cette question ne constitue-t-elle pas à elle seule? Les sentiments de nos gens qui sont cédés à la Hollande sont à peu près ceux que pourraient éprouver les habitants d'une partie de l'Autriche qui serait abandonnée à la Bavière. Si nous désirons réellement la tranquillité et la paix dans cette partie de l'Europe, il est absolument indispensable de modifier la question des territoires d'une manière qui convienne à la Hollande et à la Belgique; sinon, je le répète, nous préparerons une exubérante récolte de maux. La vie commune des provinces a duré trop longtemps, et cela par la volonté du roi Guillaume lui-même, pour que l'on puisse tranquillement quelques centaines de milliers d'hommes rien qu'en prononçant des décisions sans appel. Ma position est très pénible et ingrate, et j'apporte à la paix de l'Europe de nouveaux et douloureux sacrifices en acceptant les décisions des Puissances et en poussant le pays à les accepter. Ne pas les accepter aurait été fort dangereux pour le pays et aussi pour les Puissances, et une exécution forcée aurait porté en elle-même des conséquences que l'on ne pourrait pas prévoir. Mon avis, que Votre Altesse a partagé également, n'a pas changé — toute grande crise européenne sera plus favorable au principe démocratique qu'aux vieilles monarchies. Cela étant, je pourrais bien faire appel à quelque bienveillance de la part des Puissances, d'autant plus que je ne suis pas obligé de rester dans ma situation actuelle. Votre Altesse sait que ma situation de fortune est tout à fait indépendante, et que je pourrais aisément me créer une position qui serait beaucoup plus agréable que celle que j'occupe actuellement où la peine et les tourments sont réellement trop grands. De plus, en ce qui concerne l'Autriche, j'ai cherché depuis des années, dans ma position extra-belge, à être aussi utile à votre politique qu'il était en mon pouvoir de l'être; aussi j'espère, autant que certains faits connus de moi m'autorisent à l'espérer, que la Cour impériale ne le méconnaîtra pas. Je pense faire venir O'Sullivan ici, et comme sa femme accouchera à la fin de ce mois, ce serait pour lui une belle occasion pour visiter Vienne et pour vous faire un rapport verbal. Depuis de longues années, j'ai le bonheur d'être en relations amicales avec Votre Altesse. J'y attache un grand prix et je vous prie de me garder vos dispositions bienveillantes et d'agréer l'expression cordiale de mes sentiments.

Metternich ne répondit pas à cette lettre.

A. DE RIDDER,
Directeur général
au Ministère des Affaires étrangères

CATHOLIQUES BELGES

ABONNEZ-VOUS à

La revue catholique
des idées et des faits

la plus répandue,

la moins chère,

la mieux informée

(1) Chef du Cabinet, ministre des Affaires étrangères et de l'Intérieur.

(2) MM. d'Haart et Ernst, ministres des Finances et de la Justice, se refusant à accepter le traité qui allait devenir le traité du 19 avril 1839, déposèrent leur portefeuille.

(3) Les territoires limbourgeois et luxembourgeois attribués par la conférence de Londres au roi des Pays-Bas.

L'Université de Milan

L'Université catholique de Milan fut fondée en 1921. Elle était désirée par les catholiques italiens depuis des dizaines d'années. Mais les possibilités financières et légales étaient trop restreintes pour tenter l'entreprise. Après guerre, quelques audacieux, alors que la situation politique, très obscure, ne permettait pas d'espérer un élargissement et une élévation de la législation scolaire, résolurent de forcer la main, si l'on peut dire, à la Providence. Ils étaient réunis pour s'entretenir de leur cher projet. Le P. Gemelli était du nombre. Tout à coup, il leur dit : « Si nous voulons ouvrir l'Université catholique au début de la prochaine année scolaire, il nous faut de suite au moins trois millions, afin d'acheter et d'aménager les premiers locaux indispensables. Que le bon Dieu nous montre — je le Lui demande avec un respect infini — s'Il veut vraiment l'Université catholique sans plus tarder. Nous reconnaitrons son intervention, et nous donnerons à l'Université future le titre d'Université du Sacré-Cœur si la somme indispensable nous vient ou nous est annoncée avant la fin de cette séance. Allons prier avant de reprendre nos discussions. » Or, les trois millions tombèrent, peut-on dire, sur la table de cette réunion historique avant que le moment ne soit venu de lever la séance. Vous imaginez la secousse et l'enthousiasme des témoins et des acteurs de cet événement et avec quel élan ils décidèrent la création de l'Université catholique du Sacré-Cœur.

Le P. Gemelli, un médecin et un savant converti du matérialisme au franciscanisme, fut nommé peu de temps après par Sa Sainteté, premier recteur magnifique de l'Université naissante.

Le succès vint rapidement et un peu miraculeusement, comme l'argent. L'Université catholique de Milan est une institution de haut enseignement et un laboratoire scientifique auxquels personne ne pense plus à dénier une grande valeur et un remarquable rayonnement. Ses publications, et leur retentissement dans les milieux philosophiques et scientifiques d'Italie et de l'étranger, en témoignent éloquentement. Le P. Gemelli est l'animateur de tout ce travail intellectuel comme il a été le constructeur matériel de son Université. Lorsque le gouvernement fasciste promulgua la fameuse loi Gentile, dont nous n'avons pas été les derniers à signaler les défauts et les dangers, mais qui marque un énorme progrès sur la législation libérale et maçonnique qui l'a précédée, le P. Gemelli pensa immédiatement à s'en prévaloir aussi largement que possible. Il demanda la reconnaissance juridique de l'Université catholique. Le décret de reconnaissance fut rendu en des termes extrêmement élogieux. Et voilà que l'Université catholique, après trois ou quatre ans d'existence, prépare aux examens d'Etat et aux carrières contrôlées par l'Etat comme les Universités officielles. Sans doute, la situation des catholiques italiens est-elle encore bien loin, sous ce rapport, d'équivaloir à celle dont nous jouissons en Belgique. Mais que de chemin parcouru en quelques années. Et les adversaires ne peuvent pas dire que l'Eglise a créé précipitamment l'Université de Milan pour exploiter la situation nouvelle résultant de la loi Gentile. L'Université de Milan a été créée, nous venons de le voir, dans des conditions extrêmement difficiles et que des esprits peu suspects de pessimisme systématique qualifiaient purement et simplement d'impossibles. D'avoir risqué avec un tel optimisme et une si belle audace l'effort qui fit surgir du sol italien l'Université du Sacré-Cœur en accroît puissamment le prestige. On comprend maintenant pourquoi la Providence s'est laissée forcer la main par le Père Gemelli et ses premiers collaborateurs.

L'Université de Milan n'est pas encore, évidemment, complète.

Elle ne compte que trois Facultés. Elle n'en comptait que deux lorsqu'elle ouvrit ses portes. Mais l'extension des laboratoires, de la bibliothèque, l'accroissement continu du nombre des étudiants eurent bientôt fait de rendre insuffisant le palazzo de la rue Sainte-Agnès, dont les dimensions paraissaient cependant bien ambitieuses lorsqu'y entrèrent les premiers professeurs et les premiers étudiants. Il fallut agrandir. On agrandit dans toute la mesure permise par les constructions voisines. Ces agrandissements furent à leur tour submergés. Il y a plus d'un an, l'Université acquit le monastère de Saint-Ambroise, qui avait été transformé en hôpital militaire et que le gouvernement fasciste a décidé de rendre à une affectation plus conforme à sa glorieuse histoire. L'évacuation n'est pas encore achevée. Et déjà l'Université construit un vaste bâtiment qui s'ajoutera à l'antique monastère. La première pierre de ce bâtiment fut posée, en juin dernier, le jour de la fête du Sacré-Cœur, fête de l'Université catholique. Cette cérémonie donna lieu à une imposante et brillante manifestation en l'honneur de l'Université. Toutes les autorités religieuses, civiles et militaires de Lombardie s'y étaient donné rendez-vous. S. S. le Pape et S. M. le Roi, ainsi que le Gouvernement s'y étaient fait représenter. Toutes les Universités italiennes avaient envoyé des adresses.

Le P. Gemelli, dans un discours d'une superbe envolée, définit le rôle et décrit les ambitions de l'Université catholique au service de la science, de l'Eglise et de la Patrie.

LOUIS PICARD.

Les deux générations

Il n'y a pas d'époque moins connue de ceux qui nous suivent que ce passé tout proche et déjà si lointain où la France, à la veille de ses épreuves, se refit un nouvel esprit. Tout semble, au reste, s'accorder pour maintenir là-dessus dans l'ignorance les générations d'après-guerre. On ne veut pas qu'elles comprennent comment s'est opéré ce redressement indispensable ni quels en furent les artisans. La chose — qu'elles le sachent — ne se fit pas toute seule.

Qui se souvient encore des campagnes d'Agathon contre la nouvelle Sorbonne, de son enquête sur la jeunesse d'avant guerre? Nous consentirions volontiers à l'abandon de ces efforts, de ces travaux passés, si les mêmes fautes, les mêmes erreurs, les mêmes déflections qu'on y voit dénoncées et flétries n'étaient à nouveau commises — et par les mêmes hommes. Il y a là des expériences, des enseignements qui risquent de se perdre si nous les tenons en réserve. Ce n'est assurément pas notre faute si ce résidu de nos jeunes années reste encore propre à instruire la jeunesse : il ne dépendait pas de nous qu'il redevint actuel. Nous entretenions plutôt des illusions contraires; car nous avions peine à imaginer que ceux-là qui avaient failli pussent à nouveau prétendre, et nous ne voulions pas croire à l'oppression renaissante de ce qui avait été si durement mortifié.

C'est ainsi, par exemple, qu'après avoir dénoncé sans relâche pendant plusieurs saisons les méfaits dont certains dirigeants de l'Université se sont rendus coupables « envers la France et envers la culture, envers les lettres, envers l'intelligence et envers toute humanité », nous nous sommes tus lorsqu'au lendemain d'une guerre qui avait décimé une partie des forces vives de la nation, un ministre, soucieux de lui refaire une élite, lutta pour rétablir l'étude des langues anciennes et sauver la culture classique. La cause des humanités n'était-elle pas gagnée d'avance? Nous eûmes tort de le croire. Il ne fallut que quelques mois pour nous convaincre que notre vieil adversaire n'avait pas désarmé, qu'il regroupait ses forces, qu'il formait encore un parti. On le vit bien le 11 mai 1924. Le premier acte politique du Cartel fut l'abandon d'une réforme jugée trop favorable aux humanités gréco-latines.

Si l'on était porté à réduire l'importance de ces questions d'enseignement, il n'y aurait qu'à montrer avec quel intérêt l'Allemagne d'après guerre les a suivies et quel sens elle attache aux variations de notre « politique culturelle ». La réforme de M. Léon Bérard, qu'inspirait « le traditionalisme conservateur le plus absolu (1) », l'avait inquiétée; mais les initiatives pédagogiques de M. Edouard Herriot allaient bientôt la rassurer en lui donnant la preuve que « le génie français n'entendait pas se laisser asservir à l'idée latine de la civilisation (2) ». C'est en ces termes qu'un célèbre écrivain allemand, M. Thomas Mann, salua l'abandon officiel de nos disciplines classiques; et cette rupture avec notre passé lui causa une telle stupeur qu'il crut y trouver la preuve que, gagnée par le désarroi de la conscience européenne, « la France se mettait, elle aussi, à rêver d'apocalypses — et il en concluait : « Sa sécurité apparaît de plus en plus aléatoire et, nous autres, en Allemagne, croyons avoir des raisons de penser que les perturbations que subit la France nous permettront de respirer plus à l'aise. » Voilà les espérances qu'a fait naître outre-Rhin un pareil renoncement à nos traditions authentiques. Et tout comme Thomas Mann, Ernest Robert Curtius écrivait à ce propos : « La nouvelle orientation de l'opinion publique qui a trouvé son expression politique dans les élections françaises du 11 mai 1924 se manifestera également dans la question de l'enseignement. L'idée de la civilisation latine est minée; elle ne règne plus seule sur les esprits. »

D'où vient donc que l'Allemagne attache un tel prix au renversement des valeurs spirituelles qui nous ont fait ce que nous sommes? Curtius ne nous le cache pas : « Si la civilisation latine et l'idée d'humanité sont identiques, dit-il, l'Allemagne est inhumaine hors de l'humanité. Elle est nature brute, barbarie, elle est germanisme. » Et c'est pour conclure qu'il n'y aura « pas d'entente possible, pas de collaboration de l'Allemagne et de la France, tant que cette notion de civilisation stylisée à la romaine et fondée sur la permanence de la raison... sera la forme officielle de l'idée nationale française (3) ». De telles déclarations font comprendre bien des choses et jettent sur l'origine de nos réformes pédagogiques de singulières clartés. Pas une d'entre elles, qu'il s'agisse de la réforme de 1881, de celle de 1902, de celle de 1924, qui n'ait entamé la part faite aux humanités classiques et d'où la culture latine ne soit sortie sans atteinte : c'est un ordre de désagrégation progressive. Mais qui donc a jamais remarqué que ces dates précisément correspondent, dans notre histoire politique, à des moments de dépression de l'idée nationale, à quelque dommage causé à son autonomie ou à son indépendance? Tout ici va dans le même sens, qui est le sens de la diminution. Nos écrits de 1910-1914 montraient le lien profond qui existait entre l'idéologie anticlassique et germanisante de l'Université officielle et les illusions pacifistes qu'entretenaient ou répandaient ses dirigeants à la veille de la guerre. Les textes de Thomas Mann et de Robert Curtius que nous citons ici rajeunissent la leçon et font voir à quels intérêts hostiles à l'espèce, à quelles fictions destructrices de toute véritable humanité obéit l'esprit de nos réformateurs.

Mais ces nouveaux abandons risquent d'être moins sentis par les générations présentes, bien que les questions de culture n'aient jamais revêtu un caractère aussi grave. Le sentiment des traditions qui ont fait la France et l'Europe, l'attachement à ces humanités vivantes et à tous les biens immatériels qu'elles incarnent, voilà ce qui, dès 1910, fit courir aux avant-postes les hommes de notre âge et ce qui, aujourd'hui encore, inspire notre défense. Ce sentiment que nous avions si fort, qui nous a soutenus pour entrer dans la guerre et pour la traverser, les nouveaux venus l'ont perdu : certains semblent même en vouloir à ces traditions des sacrifices qu'elles ont suscités; on les surprend qui s'en détournent avec « une lassitude, une mauvaise humeur enfantine »; et déjà l'on observe (4) que d'immenses espaces de culture humaine cessent d'être connus et « retournent à l'état de brousses et de friches. »

* * *

(1) THOMAS MANN : « L'Esprit de l'Allemagne et son avenir... », *Europe nouvelle*, 14 mars 1925.

(2) *Ibid.*, *ibid.*

(3) E.-R. CURTIUS : *Französischer Geist im Neuen Europa*, pp. 280-309, Berlin, 1925.

(4) Nous résumons ici les observations si lucides de DANIEL HALEVY, en *Revue de Genève*, juillet 1927.

D'un tel appauvrissement, les générations de l'après guerre ne sont pas responsables; et l'on n'ose leur faire grief des déficiences de leur culture, si l'on songe à ce qu'ont été les conditions où elles eurent à se former, à grandir. On ne commence à s'inquiéter que lorsqu'avec l'illusion de leur âge et l'impatience de leurs instincts, certains prétendent faire de cette insuffisance une manière de supériorité. Ignorants de ce qui les précéda, avides d'être et de s'affirmer — ce qui est le propre de la jeunesse — il semble, à les croire, qu'une ère nouvelle commence avec eux, une ère dont l'originalité réside justement en ceci que rien n'a existé devant qu'ils ne fussent nés. Jamais coupure si profonde ne se fit entre des générations que leur proximité appelle cependant à travailler et à vivre ensemble. Nous en souffrons, nous qui appartenons désormais au *parti des hommes de quarante ans*; nos cadets en souffrent aussi, car ils se rendent obscurément compte que cela ne va pas sans dommage.

Dans cette génération que les déceptions de la paix inclinent vers une sorte de nouveau mal du siècle et que l'angoisse de notre monde prédispose à une vision catastrophique de l'univers, ce n'est pas l'étincelle qui manque; mais l'étincelle n'enflamme que les matériaux amassés. Ce sont ces matériaux qui lui font défaut, ce grand chantier précieux de la culture, cette réserve d'humanités, que nous avons défendus, et où nous attendions qu'elle vint nous rejoindre, prêts que nous sommes à l'aider pour, un jour, lui passer la main. Et ce n'est point sous le vain prétexte de sauver, notre œuvre propre, de disputer je ne sais quelles prérogatives personnelles... Mais nous sommes des héritiers, les héritiers d'une civilisation que nous n'avons pas faite, et qui nous a faits ce que nous sommes. Car « la civilisation est d'abord un capital. Elle est ensuite un capital transmis. Capitalisation et tradition — tradition c'est transmission — voilà deux termes inséparables de l'idée de civilisation. Que l'un ou l'autre vienne à manquer, et la civilisation est compromise. Toute grande destruction, toute sédition de l'individu, toute rupture brutale avec le passé sont également funestes pour la civilisation (1) ».

Cette rupture, nous pourrions craindre, à de certains signes, qu'elle ne soit en train de s'accomplir sous nos yeux; et cela, dans le moment où la civilisation occidentale est partout mise en cause, où elle est en danger permanent. Si certains jeunes hommes d'aujourd'hui en font aisément bon marché, si l'on en rencontre même d'assez fols pour se joindre à ceux qui la trahissent, c'est qu'il leur manque cette formation première, cette discipline mentale, ce fond de culture qui leur permettraient de se concevoir à leur tour comme des héritiers, et où ils trouveraient des raisons, une résistance intérieure, une volonté à opposer aux doctrines fallacieuses qui tendent à la dévastation de notre humanité.

Déficience de culture, disions-nous, et aussi cette illusion, bientôt suivie d'un affreux mécompte, que, fils d'une nation victorieuse, ils pourraient jouir d'une civilisation si chèrement sauvée... Or, dès leurs premiers pas dans la vie, ils se sont heurtés au plus grossier réalisme, à une société dont les goûts, les préférences, les plaisirs semblaient uniquement tournés vers les satisfactions matérielles; ils n'ont trouvé que mépris pour le travail de la pensée; ils n'ont plus senti nulle part ce souffle de l'esprit qui avait donné à la résistance de leurs aînés son élan et sa direction. Était-ce là cette civilisation, pour laquelle tant de vies s'étaient généreusement offertes? Valait-elle qu'on lui fit de nouveaux sacrifices? On sent de la générosité sous leur révolte, et l'on y discerne une sorte d'idéalisme précocement meurtri, dont l'exaspération se retourne contre les principes mêmes qui, à leur insu, l'alimentent encore.

Mais ces principes, il leur manque de pouvoir les nommer; ils n'en ont pas acquis l'usage; ils ne savent pas en faire le décompte pour les dresser face aux idéologies subversives de notre être qui profitent de notre état de moindre résistance et tentent de nous dénaturer afin de mieux nous asservir. Il aurait fallu que le sens de nos richesses spirituelles fût bien profond chez ces jeunes gens pour qu'en ces jours de stupeur ils y trouvassent la force de surmonter leur inquiétude. Car nous-mêmes, pour nous faire entendre et pour réagir contre ce qui nous menace, nous ne trouvons qu'à produire les titres de notre culture, à invoquer les valeurs de nos traditions les plus certaines. Or ces titres, ces valeurs, le dur temps présent veut qu'une génération tout entière les ait en quelque sorte ignorés, méconnus, qu'elle ait été privée d'une telle part bienfait.

(1) Jacques BAINVILLE, *Heur et malheur des Français*, p. 19.

C'est l'heure qu'ont choisie les dirigeants de l'Université pour affaiblir encore le prestige des humanités classiques. Aux fatalités inéluctables d'une époque troublée, ils n'ont eu de cesse qu'ils n'aient joint celles de leurs propres errements; et là où il importait d'opérer une réaction vigoureuse et rapide, ils ont arrêté le redressement qui s'ébauchait à peine et n'ont su qu'y substituer de nouveaux abandons. Une fois encore, ils se sont montrés fidèles à cette ligne de défection continue, de défaillance volontaire, dont nos chroniques de jadis ont relevé la courbe originelle. Ainsi les mêmes fautes réapparaissent qui suffisent à motiver le renouvellement des accusations et des craintes que nous y formulons. Pour faire l'oubli sur ces anciennes dissidences, il faudrait qu'elles fussent désormais sans objet. Hélas! il n'en est rien. Seule une injustice inhumaine consentirait à n'en point rappeler la mémoire; il y a là des espèces et des faits qu'on doit mettre devant les yeux des générations prochaines pour qu'elles se gardent de ces dangers et qu'elles se prémunissent contre de semblables méprises.

La chose est d'autant plus nécessaire que tout se ligue et s'ingénie pour abolir la trace des imprudences et des aveuglements passés. Sous prétexte de démobiliser l'intelligence, c'est à la désarmer qu'on s'emploie, à la laisser sans défense contre ce qui tente de l'asservir. Peut-être en relisant les propos qui animaient de jeunes Français de 1910, trouvera-t-on qu'ils faisaient aux « valeurs pratiques » trop de place et que les « passions temporelles » les agitaient à l'excès. En vérité, les passions qu'ils mettaient au service de la cité s'alimentaient aux sources mêmes de l'esprit; mais ils appartenaient à une promotion qui savait, comme dit Péguy, que « le spirituel est constamment couché dans le lit de camp du temporel », et ils allaient bientôt vérifier, d'expérience et d'usage, que « c'est la force temporelle qui jalonne et qui mesure la quantité de terre où l'on parle français. » Ces réalités-là ont « causé trop d'ennuis »; on croit plus philosophe de s'en distraire et l'on tient pour indigne d'un « cleric », d'un homme de l'esprit, de « sombrer dans le réel ». Quiconque est attentif à ce qu'expriment nos jeunes écrivains a pu le constater (1) : tout leur effort tend à s'abstenir, à refuser la prise de l'événement à ne pas chercher à le connaître. Qu'il s'agisse de psychologie ou de poésie pure, rien qui ne leur soit prétexte à évocation; et j'en appelle au témoignage de Daniel Halévy, si sagace, si savant dans l'observation morale et tout ensemble si disponible : « Nos littérateurs, abondants ces récentes années, dit-il, n'ont pas été braves devant l'événement : ils l'ont fui. Les gens qui les lisent comme eux se sont détournés... Proust, Dostoïevsky, l'abbé Bremond, Léon Chestov, Paul Valéry, autant d'œuvres, autant d'itinéraires de fuite, tous ont été suivis... » Lassitude, indifférence au bien commun, intérêt pris ailleurs, sentiment intime de pénurie, d'exténuation, il est malaisé d'interpréter la valeur de ce fait : mais toute interprétation qui pencherait vers la résignation au mal ne pourrait que l'aggraver. La crise est profonde; les causes en sont multiples, et ceux-là mêmes la subissent qui, plus avancés dans la vie, sont soutenus en leurs recherches par des principes efficaces. Nous le savons : tout est à refaire, tout est à recommencer. Nous croyions achevés les travaux de réflexion où s'était assujettie notre jeunesse. Il n'en est rien. Il y a de nouveaux problèmes, il y a de nouveaux devoirs, ou plutôt ce sont les mêmes devoirs, mais ils se posent autrement. Ne cherchons pas à les éluder, sous prétexte que les solutions qui nous furent offertes ont prouvé leur insuffisance ou lassé notre curiosité, mais appliquons-nous à les bien voir. L'esprit, le puissant esprit, s'il est vivant, ne refuse aucun des services de la vie; et c'est un poète qui l'a dit : « Il faut que les hommes de talent se portent sur les points menacés du cercle de l'esprit et se rendent fort sur ce qui manque à la nation (2). »

J'ai choisi la littérature, objecte celui-ci. Mais la littérature, c'est tout l'homme; et, bon écrivain, les lois de votre métier vous mèneront à découvrir des vérités qui se peuvent appliquer dans tous les ordres de l'action humaine, car dans le réel tout se tient. En réfléchissant sur les règles propres à l'esthétique, on discernerait les linéaments d'un art de vivre pour l'individu comme pour la société. Et puis, le dirai-je? Le premier feu jeté, les premières

vanités saitsfaites, un écrivain, un homme de lettres, tourne à l'aigre, si, l'âge venu, il n'alimente son inspiration à quelque grand objet qui le dépasse et l'élève au-dessus de lui-même. Le chant d'un poète, sa « musique intérieure », la part divine qui lui a été donnée en propre, cette unicité du génie, qu'elle est donc précieuse et que vite elle s'épuise si, pour l'orchestre, la soutenir, il se prive des ressources infinies que lui offrent les humanités concrètes et vivantes! Qu'il s'agisse de progrès en certitude philosophique, en sagesse politique, en résultats moraux, en croyance religieuse, s'il ne progresse pas dans l'un de ces grands domaines, il se condamne à « se fatiguer autour du même thème comme autour d'une proie qui lui échappe ».

Mais un changement déjà s'annonce: de jeunes esprits se rapprochent de l'événement et font effort pour le connaître. Avec eux, la conversation interrompue va pouvoir être reprise, le lien être rétabli, et le pont que nous voulons jeter par-dessus l'abîme des ténèbres, creusé par la stupeur du monde, va poser à nouveau sur une assise solide. Ah! mes amis, nous avons du travail plein les mains; car la civilisation ne vivra que dans la mesure où nous le voudrons, où ses supériorités vivront en nous, où nous en ferons une idée maîtresse, une idée chef. Cette volonté, il nous faut l'inspirer, l'établir en raisons valables pour le genre humain tout entier. Tradition, culture, lumière, tout ce que nous avons reçu en partage, renoncera-t-il à exercer ses bienfaits? Il y a l'unité morale de l'Europe à refaire, les conditions d'un langage commun à retrouver, la philosophie de l'ordre à répandre, la notion de l'homme et de Dieu à rendre manifeste dans les idées et dans les mœurs. Pour restaurer ces grands biens spirituels qui sont perdus, la France est la plus nécessaire de toutes les nations (1). Ce souffle de notre vie, le monde ne saurait indéfiniment s'en passer. C'est aux jeunes générations qu'il appartient de le ranimer, de lui restituer ses vertus contagieuses. Une si grande tâche est bien digne de susciter leurs dévouements qui cherchent un noble but.

HENRI MASSIS.

Conte pour la Saint-Jacques

Peu de temps avant le 25 juillet, Jacques m'accabla des questions les plus pressantes sur la vie et les miracles du glorieux apôtre dont il a l'honneur de porter le nom. Le costume et les voyages du saint tenaient d'ailleurs beaucoup plus de place que ses vertus, dans les discours de mon filleul. Jacques avait résolu d'imiter son saint patron, mais par les côtés les plus agréables : arborer une coquille à son chapeau, porter une gourde et une panetière, et faire, autant que possible en auto, de très longs pèlerinages.

Jacques possédait déjà la coquille: il l'avait obtenue de ma vieille servante, qui ne sait rien lui refuser, un jour que des coquilles Saint-Jacques figuraient sur la table familiale. Mais, pour le surplus, il en était encore réduit à bâtir de somptueux châteaux en Espagne. Il avait bien essayé de remplacer la gourde et la panetière par une bouteille et un sac attachés à des ficelles: il avait dû, sur l'ordre de son père, y renoncer, au moins provisoirement, après avoir cassé une demi-douzaine de bouteilles

(1) L'histoire nous apprend, écrivait Georges Sorel, que la grandeur ne saurait indéfiniment faire défaut à cette partie de l'humanité qui possède des incomparables trésors de la culture classique et de la tradition chrétienne. En attendant le jour du réveil, les hommes avertis doivent travailler à s'éclairer, à discipliner leur esprit et à cultiver les forces les plus utiles de leur âme, sans se préoccuper de ce que la médiocrité démocratique pourra penser d'eux.

(1) Cf. l'enquête de R. GIRON et R. DE SAINT JEAN : *La Jeunesse littéraire devant la politique*.

(2) Alfred DE VIGNY : *Journal d'un poète*.

et s'être plusieurs fois coupé les doigts. Son désir de marcher sur les traces de saint Jacques n'en était devenu que plus ardent : mon filleul ne recule point devant les difficultés d'une entreprise : et il sait déjà que dans la vie il faut apprendre à se débrouiller : je crains même qu'il ne le sache trop : ses initiatives font frémir sa mère et lui ont valu, de la main paternelle, quelques corrections aussi sérieuses que vaines.

Cependant Jacques devine que certains projets exigent une lointaine préparation, et même des complications : on ne part pas pour Compostelle comme pour l'église ou pour l'école. Ah ! si son parrain voulait ! Jacques et son parrain, coquilles, gourdes, panetières, auto... ! Son parrain qui est si savant, qui a de si beaux bouquins, tant de photographies et de cartes postales, et qui a déjà fait de si nombreux pèlerinages, pourquoi n'accompagnerait-il pas Jacques ? Quel rêve !

En attendant que se réalisent ces mirifiques aventures, Jacques, à plat ventre dans mon cabinet de travail, entre deux piles de livres illustrés, étudie l'histoire de son saint patron, ce qui consiste surtout à mettre ma collaboration, et même ma patience, à une longue épreuve :

— Parrain, regarde les douze apôtres, pourquoi est-ce que saint Jacques seul a son chapeau ? Tous les autres sont tête nue.

Jacques examine une série de statues du XVI^e siècle décorant le porche d'une église bretonne. A cette époque, les attributs des apôtres sont fixés, et le costume de saint Jacques est devenu celui même de ses fidèles.

— Parce qu'il est vêtu en pèlerin qui part pour un long voyage, et qu'un pèlerin a besoin d'un chapeau pour se protéger de la pluie et du soleil. Mais vois ton saint patron à la cathédrale d'Amiens, par exemple, qui est de trois cents ans plus vieille que l'église que tu as sous les yeux : il n'a pas de coiffure et il est habillé exactement comme les autres apôtres, d'une tunique et d'un grand manteau qui forme de très beaux plis.

— Pourquoi a-t-il changé ?

— Ecoute bien : c'est peut-être un peu compliqué pour toi ; mais si tu veux faire attention à ce que je vais te dire, tu vas comprendre.

Jacques se lève, exécute quelques cabrioles, prend un coussin, parce que l'idée de pèlerinage et l'idée de confortable ne s'excluent point. — au contraire ! — et vient s'accroupir à mes pieds.

— Les artistes n'ont pas toujours représenté les saints de la même manière. Chaque siècle et chaque pays ont eu leurs usages, auxquels les peintres et les sculpteurs ajoutaient parfois leur fantaisie propre. Quand tu seras plus grand, tu pourras lire là-dessus de très beaux livres, et tu sauras mieux le sens des images que tu regardes maintenant avec tant de plaisir. A une époque, que l'on appelle la fin du Moyen âge, mais pour toi ceci n'a pas grande importance, les hommes ont eu pour les saints une affection toute familière. Ils aimaient à les imaginer semblables à eux, partageant leurs inquiétudes, connaissant leurs besoins pour les avoir directement éprouvés. Voici une nouvelle qui va beaucoup t'étonner : saint Jacques, en dépit de son chapeau, de sa coquille, de sa gourde, de sa panetière et de son bourdon, n'a jamais été un pèlerin...

Jacques, heureusement, était assis : car, sous le choc d'une pareille révélation, il se serait écroulé.

— Tu es sûr, parrain ?

— Absolument sûr, mon ami. Saint Jacques n'a pas plus été un pèlerin que les autres apôtres ; il a voyagé, beaucoup voyagé, comme eux, pour porter au monde païen la parole de Jésus. Mais ce ne sont pas là des pèlerinages au sens où tu l'entends, ni même au sens où l'entendaient les artistes qui lui ont donné la coquille et le bourdon.

Une vive anxiété se peignait sur les traits de Jacques si son

saint patron n'avait pas été un pèlerin, les raisons de l'imitation perdaient beaucoup de leur valeur... Le prestige de l'apôtre risquait d'être sérieusement ébranlé. Il s'agissait de reconstruire, et au plus vite :

— Ne t'inquiète pas pour si peu ! Il est vrai que saint Jacques n'a jamais été un pèlerin : mais il est devenu, il a été pendant de longs siècles, et il reste toujours le patron des pèlerins. Il se considère comme particulièrement chargé de les protéger durant leurs voyages : et aller en pèlerinage, à la condition que ce ne soit pas pour faire du tourisme, est une bonne œuvre qu'il tient pour agréable à Dieu et qui lui est agréable à lui-même.

A cette pensée consolante, le visage de Jacques se rassérène tout à fait. Il importe peu, au fond, que son saint patron ait été, ou non, un pèlerin. L'essentiel demeure : on peut, pour faire des pèlerinages, se couvrir de son autorité.

— Mais pourquoi saint Jacques est-il le patron des pèlerins ?

— Ceci est très simple : parce que son pèlerinage de Compostelle, en Espagne, était l'un des pèlerinages les plus célèbres du monde entier, au Moyen âge. Ses reliques y étaient conservées, et des foules immenses franchissaient les Pyrénées pour aller prier devant elles. Nous pouvons suivre encore aujourd'hui très exactement le tracé des quatre routes que parcouraient les voyageurs, suivant qu'ils venaient de la Provence, de la Bourgogne, de la région de Paris, ou de l'ouest. Nous savons très exactement à quels endroits ces routes franchissaient les montagnes et aussi où elles se réunissaient. Mais comme en ces vieux temps, où les chemins de fer n'existaient pas, ni à plus forte raison les autos qui hantent tes rêves, un pèlerinage était une véritable expédition et présentait même des dangers...

Jacques réprime un léger sursaut. Il n'avait pas prévu qu'un pèlerinage pût offrir parfois quelques désagréments. Mais il sait qu'un homme doit être brave et il s'y efforce. Cependant il interroge :

— Quels dangers, parrain ?

— Les dangers de la route, qui n'étaient pas négligeables à une époque où la police laissait parfois à désirer et où l'on était très convenablement attaqué au coin des bois. Il paraît que la traversée du pays des Basques n'avait rien de particulièrement agréable. C'était des hommes d'un aspect sauvage, étrangement vêtus, chaussés de sandales, les jambes nues, armés jusqu'aux dents, et qui sonnaient du cor, lorsqu'ils n'imitaient pas des cris d'animaux, pour faire venir leurs compagnons. Personne ne comprenait rien à ce qu'ils disaient. Les vieux récits qui nous sont parvenus de ces anciens pèlerinages nous montrent que leurs auteurs ont bien souvent senti les cheveux se dresser sur leur tête...

La vocation de Jacques subit de rudes assauts. Il sent que, malgré tous ses efforts tendus vers la bravoure, de pareilles rencontres lui paraîtraient fâcheuses et qu'il ne faut pas quitter trop à la légère le puissant abri des jupes maternelles. Il abandonne sans honte le terrain de l'histoire et court au plus pressé :

— Et aujourd'hui, parrain ?

La réponse est consolante. Aussi Jacques se replonge avec joie dans l'étude de ces belles aventures du passé qui donnent un petit frisson si délicieux, quand on est certain qu'on n'aura pas l'occasion d'y aller voir de plus près. Je lui explique que les auberges n'étaient pas toujours beaucoup plus sûres que les routes et que les pèlerins s'y faisaient détronner tout aussi proprement.

Le grand saint Jacques avait beaucoup de travail pour défendre ses fidèles : mais il ne refusait jamais son assistance lorsqu'on le priait d'une âme pure. Il circulait là-dessus de merveilleux récits dont quelques-uns ont été conservés dans la *Légende dorée*. Les artistes les connaissaient bien. Et mon filleul va prendre sur mes indications un album contenant des photographies d'Assise et notamment des reproductions des fresques de la chapelle des

Pellegrini. — C'est-à-dire des Pèlerins. — qui était précisément dédiée à saint Jacques. Il y a là un amusant décor de Mezzastris, où le peintre s'est, de toute évidence, beaucoup diverti à nous conter ces historiettes.

— Parrain, des chameaux!

— Oui, des chameaux. Mais les chameaux se rapportent à la légende de saint Antoine, et c'est de celle de saint Jacques que nous nous occupons. N'embrouillons pas les questions.

— Est-ce que l'on va encore en pèlerinage à chameau? Je préférerais le chameau à l'auto.

L'imagination de Jacques vagabonde sur ce thème, et il me faut frapper un grand coup pour le ramener à notre sujet :

— Regarde, Jacques, des poulets rôtis qui s'envolent...

Jacques abandonne ses chameaux et se précipite sur ce nouveau phénomène en poussant des hurlements d'allégresse, auxquels j'essaie en vain de mettre une sourdine.

Trois personnages de haute condition sont assis devant une table somptueusement servie, près d'une loggia d'une légère architecture. Ils semblent engager un vif dialogue avec deux pèlerins, un homme et une femme, debout au coin de la table : des poulets viennent de se dresser sur un plat d'argent pour se livrer à des ébats inattendus.

— Comment ont-ils fait, parrain?

Je préfère ne pas m'expliquer sur une question aussi difficile, et je me borne à répondre à Jacques que, pour bien comprendre l'histoire, nous devons commencer par regarder l'autre fresque. Ici, nous voyons un jeune homme pendu à un gibet, mais il suffit de regarder sa figure pour s'apercevoir qu'en dépit de la corde il a l'air de se porter parfaitement. C'est que le grand saint Jacques, son bourdon au bras, est à genoux près de la potence. Il tient la main gauche sous les pieds du pendu, à qui elle forme ainsi un petit escabeau : la corde ne tire plus et le condamné est sauvé. Plusieurs personnes contemplant cet extraordinaire spectacle, parmi lesquelles nous reconnaissons facilement les deux pèlerins déjà vus. L'histoire tout entière est un miracle de saint Jacques, un exemple de la protection qu'il accordait à ses fidèles.

Jacques va chercher la *Légende dorée* et lit à haute voix le passage que je lui indique :

— « Un Allemand qui se rendait avec son fils au tombeau de saint Jacques, en l'an 1020, s'arrêta en route dans la ville de Toulouse. L'hôte chez qui ils logeaient enivra le père et cacha, dans son sac, un vase d'argent. Le lendemain, comme les pèlerins voulaient repartir, l'hôte les accusa de leur avoir volé un vase qui, en effet, fut retrouvé dans leur sac. Le magistrat devant qui ils furent conduits les condamna à remettre tout leur bien à l'hôte qu'ils avaient voulu dépouiller, et il ordonna, en outre, que l'un des deux eût à être pendu... » Pendu, pour si peu, s'écrie Jacques interrompant sa lecture, pour avoir volé une coupe...

— Oui, mon ami, pendu. A cette époque-là, la justice ne plaignait pas. Aujourd'hui, cela coûterait deux mois de prison, et peut-être encore avec sursis. Jadis, c'était trop cher : maintenant, c'est trop bon marché. Le métier de voleur s'est beaucoup amélioré en vieillissant. Mais continue.

— « Après un long conflit où le père voulait mourir pour son fils et le fils pour son père, ce fut le fils qui l'emporta. Il fut pendu, et le père, désolé, poursuivit son pèlerinage. Lorsqu'il revint à Toulouse, trente-six jours après, il courut au gibet où pendait son fils, et commença à pousser des cris lamentables. Mais voilà que le fils, lui adressant la parole, lui dit : « Mon cher père, ne pleure pas, car rien de mauvais ne m'est arrivé, grâce à l'appui de » saint Jacques qui m'a toujours nourri et soutenu! » Ce qu'entendant, le père courut vers la ville, et la foule détacha de la potence son fils, qui se trouva en parfaite santé : et ce fut l'hôte qu'on

pendit à sa place ». Il l'avait bien mérité, conclut Jacques froidement. Mais les poulets rôtis? On ne parle pas de poulets dans ton livre...

— C'est vrai. L'auteur de la *Légende dorée* ou bien ne connaissait pas l'aventure des poulets, ou bien l'a jugée trop comique pour nous la transmettre. Mais l'histoire est beaucoup plus complète dans un poème populaire que je vais te montrer. Comme le texte est en italien, je te le traduirai. Le père et la mère du pendu, dès qu'ils eurent été, par lui-même, rassurés sur son sort, allèrent trouver le magistrat qui avait prononcé la condamnation et lui racontèrent le prodige dont ils venaient d'être témoins, pour faire révoquer la sentence. Le podestat était à table, en grande compagnie, et on lui portait précisément deux poulets rôtis. L'auteur précise : il y avait un coq et une poule! Le podestat dit au père du pendu : « Tu me parais complètement fou : quand ce coq chantera, ton fils ressuscitera ». A peine avait-il parlé qu'il obtint satisfaction : le coq chanta et la poule aussi! Après quoi, ils filèrent au plus vite : ce qui était une bonne précaution : quand on a vu le couteau d'aussi près, il est prudent de prendre le large. Le podestat, du coup, interrompit son dîner, — d'ailleurs il y était bien obligé puisque le plat était parti! — et, suivi d'une grande foule, il s'en alla jusqu'au gibet (1). Tu connais la suite...

Jacques ouvrait des yeux démesurés :

— Tout de même, parrain, si chez nous les poulets rôtis s'envolaient, ce serait drôle...

— Très drôle : mais il est peu probable que tu aies jamais l'occasion de t'offrir ce divertissement. J'ajouterai encore que l'historiette des poulets, peinte par Mezzastris à la chapelle des *Pellegrini* d'Assise, n'est sans doute pas arrivée : elle a dû être imaginée par un jongleur ou par quelque auteur de représentations sacrées. D'ailleurs, ceci est de la critique, qui est chose fort ennuyeuse et sans aucun intérêt pour toi. Ce qu'il te faut seulement retenir de toutes ces belles images, c'est l'amour des hommes d'autrefois pour saint Jacques, amour qui s'est manifesté sous les formes les plus diverses et les plus émouvantes, et surtout par des voyages lointains, hérissés de dangers, et que nos ancêtres entreprenaient avec un profond esprit de piété et dans la certitude que le secours du ciel ne leur ferait pas défaut. Quand tu seras plus grand, je t'expliquerai quelle influence le pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle a exercée sur la littérature, sur l'art, sur la civilisation. Qu'il te suffise pour le moment de savoir que l'affection passionnée que nos ancêtres ont portée à ton saint patron a été, pendant des siècles, une source féconde de bienfaits non seulement d'ordre spirituel, mais même d'ordre matériel. La poésie épique est éclose sur les routes sacrées...

— Qu'est-ce que c'est que la poésie épique, parrain?

Evidemment, je perdais pied... Et Jacques me rappelait d'un mot à la réalité.

— Il serait peut-être un peu long de te l'expliquer. Ne surchargeons pas les programmes : les résultats sont détestables. Tu

(1) Pour les lecteurs curieux, et... plus âgés que mon Jacques, voici le texte original de deux strophes de ce poème :

*El podestate era per desinare
Con una gran gente acompagnato.
Doi polli arrosti si faceva portare;
El gallo e la gallina apparecchiato.
El pod'state si prese a parlare
— O piligrini, tu mo pare impazzito,
Quando questo gallo cantara
El tu holo resuscitarà. » —*

*Como fosse quello parola ave dicta,
El gallo e la gallina si cantò
San Jacomo e la Vergen benedicta
Per le so' vertù d'elli resuscitò,
El gallo e la gallina molto in fretta
Giu dal tajere tramidò volan!
El pod'state non tardò niente
Andò alle forche, e acco una gran gente.*

rèves d'imiter saint Jacques, ou plus exactement ses fidèles qui portent ses insignes, souviens-toi que l'habit ne fait pas le moine, ni la coquille le pèlerin. Tu viens de voir que les hommes du Moyen âge n'allaient pas en Galice pour s'amuser, et qu'ils s'exposaient à de rudes dangers et à de longues fatigues. Les dangers aujourd'hui ont à peu près disparu et les fatigues sont bien réduites. Mais l'esprit doit demeurer le même, qui était esprit de foi et esprit de prière: on va à Rome ou à Lourdes par les mêmes moyens, le chemin de fer ou l'automobile, qu'à Monte-Carlo ou dans une ville dont le casino est la principale attraction: et la ressemblance s'arrête-là, bien que désormais les pèlerins isolés ne soient plus reconnaissables extérieurement.

Un silence suivit ce petit sermon. Jacques réfléchissait.

— Mais, parrain, comment se fait-il que lorsque tu racontes tes pèlerinages, qui sont si nombreux, tu décries toujours les beaux pays que tu as traversés, les beaux monuments que tu as visités, les belles aventures qui te sont arrivées... Est-ce que tu es un pèlerin ou un touriste, toi?

Jacques ignore la définition de l'argument *ad hominem*: mais il ne l'emploie pas sans bonheur...

— Ce dont je suis sûr, c'est que toi tu es un petit indiscret! Je m'efforce d'être un pèlerin: mais j'ouvre les yeux aussi grands que je le puis. Je pense que les pèlerins d'autrefois en faisaient autant. Si de merveilleuses œuvres d'art ont surgi, en si grand nombre, sur les vieilles routes de pèlerinage et autour des vieux sanctuaires de la chrétienté, cela prouve que nos ancêtres aimaient à mettre la beauté au service de Dieu et à celui des saints. Nous sommes fidèles à leur esprit en admirant ce qu'ils ont créé...

— Je serai fidèle, parrain, je serai fidèle...

Un temps d'arrêt: Jacques ramasse ses forces. Puis, un coup droit:

— Parrain, quand me conduiras-tu en pèlerinage?

A ce moment, on frappe à ma porte. C'est la mère de Jacques qui vient le chercher, en s'informant s'il ne m'a pas trop ennuyé. La conversation dévie...

Mon filleul n'aura pas encore eu de réponse positive: mais il sent bien que rien n'est désespéré. Et quand il est parti j'entends, dans l'escalier, fuser de grands éclats de rire, parmi lesquels je distingue les mots de poulets rôtis...

Si la mère de Jacques y comprend quelque chose, elle aura bien de la chance...

ALEXANDRE MASSERON.

Alvaro Obregon ⁽¹⁾

Voilà donc Obregon redevenu président-élu du Mexique. Elu, c'est évidemment une façon de dire. Rien de plus significatif de la parodie démocratique qui continue à se dérouler au Mexique, que la nature même de cette « élection »: Obregon est resté sans concurrent! Alors que, depuis deux ans, la nation est en transe, que les agitations se succèdent et se stimulent l'une l'autre: insurrection catholique, mécontentement du commerce et de la haute bourgeoisie, révoltes indiennes, aucune de ces oppositions n'a offert un rival à Obregon. Entrepris dangereuse, il est vrai, qu'une campagne électorale contre le prétendant officiel! Sauf un hasard providentiel, il en coûte d'ordinaire la vie. Chacun le savait, et chacun s'est tenu coi. Pourquoi se faire dupe d'une sinistre farce? Obregon, en tout cas, devait sortir vainqueur d'un

(1) Au moment de mettre sous presse, nous apprenons qu'Obregon est rentré à son tour dans la « normalité »: il a été assassiné comme la plupart de ses prédécesseurs.

scrutin falsifié. Mieux valait lui laisser l'opprobre de son monopole. C'est ainsi que le *roi des petits pois* — car Obregon a le génie de certaine culture et sa démagogie ne lui ôte pas l'opulence — est redevenu maître de son pays.

Avait-il cessé de l'être? Guère. En succédant à Calles, Obregon se succède à peu près à lui-même. C'est lui qui fit Calles. Il opéra sa fortune politique, lorsque, sous une première présidence, il appela l'anticlérical et agrarien gouverneur du Sonora au poste de ministre de l'Intérieur, qui équivalait à une très effective vice-présidence. Connaissant son homme, Obregon l'imposa ensuite en 1923 comme candidat à sa succession, et le malheureux Flores apprit, dans les spasmes de l'empoisonnement, à quel sort se vone le candidat indépendant qui ose défier une créature d'Obregon. Calles installé à Chapultepec, l'ombre d'Alvaro plana constamment sur la présidence. Du milieu de son peuple de petits pois, l'ancien président descendait souvent à Mexico, et la presse ne manquait pas d'annoncer les déplacements du personnage. Ils avaient toujours une signification politique. Sur chaque question brûlante, Obregon y allait de sa déclaration. Telle n'était pas l'attitude d'un renonçant, et Calles ne cessa de se sentir investi de la vigilance jalouse de son maître et seigneur.

Mais la preuve éclatante de l'empire qu'Obregon n'a cessé d'exercer sur son successeur, c'est son retour même à la présidence. Il y a là un tel camouflet aux principes et à l'esprit même du radicalisme mexicain qu'Obregon doit être un manoeuvrier formidable pour réussir de pareils coups.

« Suffrage effectif. Non-réélection », tel est depuis Madero le *leit-motiv* du parti révolutionnaire. Lorsque le soulèvement de 1910 mit fin à la dictature de Porfirio Diaz, l'article essentiel du programme nouveau était d'empêcher à jamais le retour de l'abomination dont le pays avait été pendant trente ans la victime: un homme se prolongeant au pouvoir à la faveur de simulacres électoraux. Depuis lors, la « non-réélection » fait partie là-bas de la mystique radicale, tout comme ce qu'on appelle en France l'esprit républicain. Huerta, Carranza, Obregon, Calles montèrent tour à tour au pouvoir amenés par le vent antiréélectionniste. Cette manie suffragiste était malade et prenait même des formes puérides. Les présidents de la République ne s'avisèrent-ils pas de terminer leur correspondance officielle par la devise auguste, qui passait avant la signature, en guise de salutation: « *Sufragio efectivo. No-reeleccion* »? Ce cheveu dans la soupe valait tous les serments.

Il fut impossible, il est vrai, de juger de la sincérité de ces présidents antiréélectionnistes. Les cahots de la politique mexicaine les ont tous fait basculer avant terme: Madero, Huerta, Carranza se sont également vu ôter, par le poignard d'un « ami politique », l'envie et les moyens de se prolonger au pouvoir. Et le cas de Calles ne compte guère, puisqu'il est l'homme-lige d'Obregon. Obregon seul survit, et en se survivant, il bafoue cavalièrement le principe au nom duquel la vague anticarranciste l'avait, en 1920, hissé au pinacle.

Ce fut un coup splendide. Grâce à la servilité de Calles, Obregon commença par s'assurer, à la Chambre des députés, une majorité personnelle. Il la voulut, et il l'eut. La presque totalité des députés appartient au bloc révolutionnaire Obregoniste. Dénomination qui manifeste à souhait l'inaipité du contrôle parlementaire au Mexique! Ayant donc en mains l'instrument législatif, Obregon fit donner d'abord à la Constitution de 1917 l'interprétation qui lui convenait. L'article 83, qui interdisait la réélection du président de la République, restait susceptible, en effet, d'une certaine torsion qui lui fit dire qu'il ne visait que le seul président sortant (1). Obregon fit donc décider que le cas des anciens présidents n'y était pas prévu.

Dès lors, retrouvant place au banquet, le candidat devint audacieusement goinfre. Sans vergogne, le Bloc Obregoniste revisa la Constitution en prolongeant le mandat présidentiel de quatre à six ans, à partir, non point de la magistrature de Calles, mais du premier terme suivant. Réellement, Obregon n'eût pu mieux signifier au président en exercice son parfait dédain qu'en reculant de la sorte les ambitions imitatives de Calles. Celui-ci reçut l'affront sans broncher.

Pour achever l'entreprise, il suffisait à Obregon de tenir tête au pays. Cela n'alla pas sans difficulté. On avait trop longtemps poussé le courant antiréélectionniste pour qu'il fut sans effort

(1) Art. 83, §1. Le président entrera dans l'exercice de sa charge le 1^{er} décembre, son mandat est de quatre ans et jamais il ne pourra être réélu.

barré et détourné. Aussi, l'an passé, après les exploits parlementaires d'Obregon, deux généraux se dressèrent-ils contre les prétentions de l'ancien président. C'étaient de ses meilleurs amis, ainsi qu'il arrive d'ordinaire au Mexique, Serrano et Gomez appartenant tous deux au parti révolutionnaire. Le premier, homme de confiance de Calles, avait été gouverneur de Mexico; l'autre, ancien chef d'état-major d'Obregon, commandait à Vera-Cruz. On ne savait lequel des deux emporterait les préférences de l'opposition, quand une assemblée du Bloc révolutionnaire indépendant se prononça pour Serrano. Celui-ci méritait assez ce succès : Arnulfo Gomez avait le double tort d'être incurablement ivrogne et hâbleur. Il indisposait à l'excès ses adversaires en proclamant carrément, comme il le fit à Puebla, qu'en cas de succès, il les enverrait, les uns aux îles Marias, les autres à six pieds sous terre. Serrano était plus réservé, et il avait su prononcer des discours offrant l'apaisement général, avec la promesse de gouverner, non plus en faveur d'un clan, mais pour tout le monde.

C'était assez pour inquiéter sérieusement Obregon, qui montra, une fois de plus, sa maîtrise tactique. Il sut se débarrasser de Serrano en un tournemain. Le candidat s'est-il réellement révolté, ou, comme on l'a raconté, un simulacre d'insurrection militaire a-t-il été machiné pour donner prétexte à une impitoyable répression? Les origines du mouvement d'octobre sont ténébreuses. Mais le fait demeure que Serrano fut appréhendé avec une facilité surprenante et, naturellement, aussitôt fusillé. Le brave Gomez n'en mena pas large non plus; traqué dans les montagnes avec une bande de partisans, il succomba à son tour au bout de quelques semaines.

Avec eux s'effondrait la bannière de l'anti-réélectionnisme. Personne n'eut le goût de remettre le doigt dans le périlleux engrenage. Il ne pouvait être question d'une candidature catholique, qui eût été qualifiée de défi à l'ordre public et aux institutions nationales. On se fit attendu plutôt à une intrigue de Morones, le chef de la *Confederacion Regional Obrera Mexicana*, vulgairement appelée la *CROM*, qui disputait depuis longtemps à Obregon la suzeraineté sur Calles. Morones n'a pas osé. Le soleil d'Obregon darde trop fort pour l'instant. Et voilà comment l'ancien président anti-réélectionniste est revenu à l'élection avec toute la morgue du candidat unique.

* * *

Le retour d'Obregon n'est pas une bénédiction pour les catholiques.

Ils avaient escompté le succès de Serrano. La campagne de celui-ci avait même pris, par places, une tournure franchement favorable aux libertés religieuses. Par réaction, il fut d'autant plus aisé à Obregon d'accentuer sa propre note anticléricale.

Elle lui est naturelle. L'ancien président n'a de leçons de sectarisme à recevoir de personne. Lui et ses gens sont les grands responsables du caractère oppressif de la Constitution de 1917 : dans le parti carranciste, qui la promulgua, ils formaient l'élément le plus avancé et le plus puissant. Il est vrai que, dans la suite, Obregon imita la tardive sagesse de Carranza, en renonçant à appliquer les articles antireligieux de la Charte de Queretaro. Mais il était alors bridé par les Etats-Unis, qui ne lui accordèrent la reconnaissance officielle qu'en 1923, à la fin de son mandat présidentiel. Il ne convenait certes pas qu'une agitation intempestive vint gâcher cette affaire, toujours la plus grosse dans le politique étrangère du Mexique.

La tendance du gouvernement d'Obregon était d'ailleurs notoire. C'est lui qui, en 1923, interdit la continuation des travaux du monument au Christ-Roi, que les offrandes des catholiques mexicains faisaient élever sur le Cubilete, au centre géographique du pays. C'est encore lui qui expulsa le délégué apostolique, Mgr Filippi, coupable d'avoir béni la première pierre de ce monument. Lorsque, en 1921, une vague de terrorisme eut suscité des attentats contre l'image de Notre-Dame de Guadeloupe, contre les archevêques de Mexico et de Guadalajara, Obregon l'encouragea sans détours. Il osa même imputer à l'archevêque de Mexico la responsabilité de ce qui lui était advenu, pour avoir « offensé le peuple par son attitude hostile envers les conquêtes de la révolution ». Tel était l'homme.

Or, Obregon est resté ce qu'il était, avec quelque chose de plus agressif. Dans la persécution actuelle, il a solennellement donné un avis que nul ne demandait, et ce fut pour féliciter Calles.

Ce manifeste accusait le clergé de réclamer les « privilèges » qu'il possédait avant la révolution — alors que toute espèce de privilège clérical est aboli au Mexique depuis trois quarts de siècle; il interprétait la suspension du culte comme une manœuvre purement politique des catholiques pour ressaisir le pouvoir, et lançait à tort et à travers quelques autres réflexions de cette espèce. L'Episcopat a pris la peine de réfuter soigneusement les allégations d'Obregon (1).

Cela ne fit que le surexciter. A mesure qu'approchait la campagne électorale Obregon éprouva le besoin de révéler plus ouvertement son anticléricalisme. Un jour — superbe ironie — en exposant ses raisons de « céder » aux instances de ses amis et d'accepter une candidature, il déclarait : « J'ai pu me rendre compte des alarmes de la réaction, des hauts représentants du parti conservateur et du clergé, devant la possibilité de mon retour à la politique active. J'ai compris alors que j'aurais trahi mon dessein de contrecarrer les désirs de l'ennemi si je m'abstenais de la lutte, si je résistais à la pression des révolutionnaires avancés, qui voulaient me voir prendre la tête du mouvement politique de 1927 (2). »

Voilà pour le principe. Quant à la forme, Obregon eut sur la modération de sa vindicte cette promesse délicate, que nous transcrivons textuellement d'*Excelsior* (28 nov. 1927) : « Quand une fourmi nous pique, nous ne nous mettons pas à chercher cette fourmi-là pour la tuer, mais nous prenons un seau d'eau bouillante et nous le jetons sur la fourmilière. Quand un scorpion vient à nous mordre, nous prenons une lanterne pour le retrouver, et si, par hasard, nous en découvrons un autre, nous n'hésitons pas à l'écraser. » Cette belle figure oratoire faisait expressément allusion à l'attentat commis quelques jours plus tôt contre Obregon, et pour lequel on avait trop visiblement châtié des innocents : le Père Pro et ses compagnons. De pareils propos du candidat assurent aux catholiques mexicains une justice qui ressemblera fort à celle de Plutarco Elias Calles.

Il est vrai que ces brutalités sont plutôt rares dans le langage du nouveau président. Mais on ne le redoute que davantage. Car il est habile à cacher son jeu. Obregon est la duplicité même. Calles n'est pas ainsi fait, et c'est une raison de le préférer. Calles est un barbare, mais on sait où il va, tandis que les chemins d'Obregon sont toujours tortueux. Là où Calles crie sa haine, Obregon sait esquisser un faux sourire. C'est pourquoi les catholiques craignent le second avènement d'Obregon comme une calamité d'un nouveau genre. Peut-être fera-t-il, au début, un geste d'apaisement, un geste ! Peut-être concèdera-t-il quelque chose sur le ton et sur la manière — afin de garder plus sûrement l'essentiel. Une chose semble certaine : c'est que, du côté catholique, les éléments intransigeants auront la partie beaucoup plus dure avec le cauteleux Obregon qu'avec ce butor de Calles. Selon toute vraisemblance, le nouveau président cherchera à les isoler en offrant des satisfactions aux opportunistes, à ceux qui ne réclament pas l'abrogation formelle des lois de persécution, et se contenteraient d'en voir lever l'exécution.

Dans ce pronostic sur la politique religieuse d'Obregon, il ne faut pas oublier d'ailleurs que sa personnalité n'est pas tout. Même à un finaud comme lui, il faut un parti de soutien. Or, ce parti radical, qui tient à son programme traditionnel la lutte antireligieuse, verse justement de plus en plus à gauche, entraîné par le poids de la bolchevisante *CROM*, plus anticléricale encore. D'une pareille étroitesse, Obregon aurait bien de la peine à se dégager, à supposer même qu'il le voulût.

Il y aurait bien d'autres choses à dire sur cet homme, son caractère et son passé. Contentons-nous de saluer, dans le président qui reprendra le pouvoir le 1^{er} décembre, un politicien roué et de craindre le pire de son attitude envers l'Eglise.

GIOVANNI HOYOIS.

(1) Lettre du 9 novembre 1926.

(2) *Excelsior*, Mexico, 1^{er} janvier 1928.

Les idées et les faits

Chronique des Idées

Le Bandeau sur les lèvres.

Je le confesse humblement ayant ouvert d'une main distraite le roman qui porte ce titre, en ayant parcouru quelques pages en manière de prélibation, je fus pris au piège, si bien happé par l'intérêt piquant de l'intrigue, si bien gagné à l'idée de l'auteur, *Louis Forgerin d'Avignon*, que je n'ai pu me défendre d'aller jusqu'au bout. J'ai même relu le volume avec un plaisir renouvelé. Il y a belle lurette que pareille fortune m'échut, étant de ces lecteurs réfractaires au genre romanesque, absolument dégoûté des tarabiscotages psychologiques, du marivaudage de l'introspection proustienne et de toute cette littérature faisandée ou insipide qui exhale à chaque page un profond ennui : c'est même tout leur profondeur et je pose en fait qu'il y a plus de vérité dans les *Annotations des Exercices de saint Ignace* que dans tout cet amoncellement d'indigestes bouquins. Le vrai ! Le vrai seul nous plaît, le vrai seul est aimable, a dit Nicolas, et le faux est horripilant. Je donnerais tous les romans d'amour de l'époque pour ce chef-d'œuvre de simplicité, de naturel, de grâce, de fraîcheur, d'émotion sincère qui s'appelle *Manon Lescaut*.

Le Bandeau sur les lèvres sort de la masse, il est captivant, la fiction donne l'illusion complète de la réalité, l'affabulation infiniment ingénieuse, la trame en est solide. Il y a là un cas de conscience qui n'est pas chimérique, une idée prenante qui frappe l'esprit, des personnages taillés en pleine humanité. Et c'est écrit dans une belle langue, souple et harmonieuse, à laquelle, pour atteindre la perfection, il manque seulement d'être moins abondante.

Le récit eût une marche tout à fait extraordinaire, les événements ne sont pas narrés dans l'ordre chronologique, mais dans l'ordre de la recherche et de la découverte, à mesure que l'écheveau se débrouille. Il en résulte un zigzag inévitable du fait actuel au fait antérieur auquel il faut se reporter, c'est une série de recoupements qui s'entrecroisent et d'où la vérité ne se dégagera qu'à la fin, dans une deuxième partie de quelques pages. L'action se passe en 1922, et c'est seulement en 1926, au hasard d'une conversation entendue en voiture de chemin de fer que soudain le voile se déchire, que la lumière se dégage. Le lecteur s'avance donc dans un dédale, il part dans une direction, revient sur ses pas, repart ailleurs, mais sans fatigue, toujours tenu en éveil, par l'ardente curiosité, saisissant avec avidité la parcelle de vrai qu'il rencontre, tandis que ces rayons épars, dispersés par toute l'œuvre se rapprochent, et finalement se rattacheront si bien l'un à l'autre que de tous ces fragments l'unité éclatera dans la vérité intégrale. Il en résulte que le lecteur dont l'intérêt est tenu en suspens jusqu'à la dernière page se sent engagé dans la ténébreuse affaire avec les personnages et s'imagine presque collaborer à la découverte. Et cela est très humain. C'est de la sorte que l'histoire se fait, avec tous les concours et toutes les rencontres, à l'aide de telle futile circonstance qui permet de renouer la chaîne interrompue. Et il est très exact qu'il y a un profond mystère dans les choses, dans l'écoulement de la vie et que chacun, se réclamant de tel détail qu'il connaît, se croit facilement en possession de l'ensemble, alors qu'il verse totalement dans l'erreur. Ah ! qu'elle est sage, qu'elle est divine, la parole du

Maître : Ne jugez pas ! Pour juger, il faut avoir sous les yeux toutes les pièces du dossier et, faute d'une seule, on juge à faux.

N'est-il pas très curieux que le plan même tracé par l'auteur et qui semble dicté par la soumission au fait dûment constaté, n'est-il pas curieux que la méthode suivie donne au lecteur une jouissance profonde et s'empare de lui tout entier.

Toute cette histoire haletante se concentre autour du docteur Jean Bulot, type vigoureusement dessiné. Intelligence supérieure entraînée par le progrès constant des sciences médicales, volonté d'acier toujours tendue par le rude labeur professionnel exercé à Orimont et les villages environnants. Tendue aussi par les revers de la destinée. Homme de la race ardennaise, ancré dans les traditions, esclave du devoir, fier de sa profession qu'il regarde comme un sacerdoce, dédaigneux de la politique, profondément scientifique, à la manière de 1830, respectueux d'ailleurs des convenances religieuses, mais au fond très sceptique. Ce type est vrai, aussi vrai qu'un héros des romans de Balzac, autrement vrai que les fantoches issus de l'imagination des romanciers du jour.

« En somme, peut dire l'auteur, le type très fréquent du médecin de campagne en ses régions peuplées surtout de rochers et de chênes, où les mines d'or sont inconnues, où le climat est dur et les horizons vastes, où l'on réfléchit plus qu'on ne parle. »

Fils d'une lignée de fermiers, il a, lui, franchi l'étape, choisi la carrière médicale, son frère tient la ferme de Grandsart, il a épousé une femme idéaliste qu'il a perdue, quand s'ouvre le récit, il marie sa fille Marcelle au fils, ingénieur, de son ami l'illustre peintre Géron, et son propre fils, Monsieur Henri, comme disent les gens d'Orimont, achève ses études pour succéder à son père. A la ferme d'en bas répondait le château d'en haut, où habite M^{me} D'oblié, veuve, avec sa fille Blanche, et qui a marié son autre fille, Eléonore, au banquier Lormanz. A l'époque de leur jeunesse, une idylle s'était nouée entre le futur docteur et la châtelaine, mais la différence de situation l'avait rompu en meurtrissant deux cœurs faits l'un pour l'autre. Les voilà sur le tard redevenus libres ! Bulot est resté le docteur et l'ami de M^{me} D'oblié.

Quand j'aurai ajouté que le docteur est soigné par son ancienne nourrice, la vieille Madeleine, et que le nouveau curé du village est l'abbé Dutain, ancien mobilisé, le notaire Fraignelle qui est censé faire le récit, j'aurai énuméré tous les personnages principaux.

Au moment où va s'ouvrir l'action, un gros événement se produit, Madeleine a trouvé son maître, le docteur Jean Bulot, tombé raide mort dans la neige, auprès de l'auto qu'il avait cherché à mettre en marche pour répondre à l'appel d'un paysan dont la femme se mourait. C'était la nuit de la Toussaint qu'il fut appelé, peu après minuit. Cette mort foudroyante produisit une sensation énorme. L'idée d'une fin naturelle par l'apoplexie ne fut adoptée par personne. Bulot n'avait pas la soixantaine, il était vigoureux, régulier dans ses mœurs. Pas d'attentat, aucune trace de blessure ou de violence sur le cadavre. On crut, sur la foi de faibles indices, fréquentation du château, projet de remariage ébauché et sans doute avorté, éloignement de Henri, on crut à

un suicide médical. Ce fut, en particulier, la conviction du peintre Giron qui avait représenté son ami au naturel dans la vérité de sa nature apparemment âpre, autoritaire. L'artiste qui avait vu le docteur peu avant sa disparition induisait de certaines paroles que ce portrait avait tué celui qu'il avait peint, en le contraignant à broyer son cœur pour rester fidèle à son personnage.

L'abbé Dutain ne partagea point l'opinion générale et décerna au docteur des funérailles religieuses. Ce n'est pas une des pages les moins impressionnantes de ce livre où elles abondent que le commentaire de l'office des morts.

Lorsque, enfin, la lumière éclatera, il sera manifeste que le docteur Bulot avait passé par de cruelles épreuves, bien capables de le faucher, mais qu'il s'était secrètement converti et était revenu à Dieu.

Mais, avant d'en arriver à cette découverte il faudra parcourir un labyrinthe de péripéties qui ne se découvriront que lentement mais toujours avec une frappante vraisemblance.

Voici la vérité qui se dégagera. Bulot a été torturé dans tout son être, atteint aux fibres les plus délicates par des répercussions dans toute sa sensibilité, dans toute sa fierté par le devoir du secret professionnel. Il est le martyr du secret médical, martyr de l'honneur, poussé jusqu'à l'héroïsme. Le secret qu'il portait l'a tué.

Oui, c'est vrai, le projet d'un double mariage se dessinait comme un double rêve de bonheur : Madame Doblé était heureuse de donner sa main à l'ancien et fidèle ami qu'elle n'avait cessé d'aimer et lui allait trouver dans cette union tardive le couronnement de sa vie de labeur ; c'était un beau couchant doré par un doux soleil. D'autre part, Henri aspirait ardemment à unir sa destinée à celle de Blanche Doblé, son amour était partagé, les différences sociales étaient aplanies par une commune admiration, la fille du château d'en haut ne dérogeait pas en épousant le fils du docteur d'en bas qui avait comblé les distances par tant de mérites.

Or, tout ce bonheur rêvé sombre misérablement dans la fange. Mais, cela, c'est le secret qui pèse sur tous, à l'exception du prêtre par l'aveu sacramentel, du docteur Bulot par une démarche probablement calomniatrice de Lormanz, de son fils Henri par sa science personnelle. Mystère de honte qui a brisé le cœur de Bulot, qui a broyé plusieurs existences. Le mal ne se commet jamais sans semer autour de lui le désastre.

L'art du narrateur, et il est de premier ordre, est de ne laisser parvenir le lecteur au déchiffrement de la douloureuse énigme que pas à pas, à travers une longue série d'erreurs. C'est ainsi que le lecteur, trompé d'abord par certains indices, en arrive à conclure qu'il y a entre le docteur et la châtelaine un obstacle invincible au mariage de son fils avec Blanche : c'est que Blanche est sa fille naturelle. C'est une scène poignante entre le père, cantonné, immobilisé dans son secret, interdisant impitoyablement à son fils de songer à Blanche et le fils livrant à son père les assauts de la passion, s'acharnant, en vain, à lui arracher son secret. A ce point que le poignard est enfoncé dans le cœur de Bulot : Il reste donc qu'elle est votre fille !

Et Bulot se laisse ainsi frapper en plein cœur. Il sacrifie son honneur à l'honneur d'un misérable qui a ruiné son propre bonheur ! Il sacrifiera même sa vie, car il en meurt. Le secret ? C'est que Blanche, circonvenue par son infâme beau frère, Lormanz, a été violée par lui. Lormanz est venu pour acheter les services de Bulot qu'il savait ruiné par un coup de Bourse, auquel le banquier n'était probablement pas étranger, il est venu lâchement lui demander l'avortement. Peut-être, ce n'est pas tout à fait dit, a-t-il endossé la faute au curé lui-même. Bulot a jeté à la porte le Lormanz. Blanche est partie pour Paris, où le sinistre beau-frère l'a fait avorter en grand mystère au *Grand Hôtel*. Mais le

crime a été maladroitement commis. Aux cris de la victime pantelante il a fallu appeler en hâte le professeur Lionet qui accourt à la clinique où Blanche a été transportée d'urgence, avec... Henri, son assistant depuis un jour. Henri l'a reconnue exsangue, il a reculé d'horreur et de pitié. Il a tout compris. C'était la veille de la Toussaint. Mû par une étrange télépathie, il se précipite à la gare pour venir tomber sur le cadavre de son père !

*
*
*

L'intérêt du livre est dans la révolution intellectuelle et morale du docteur Bulot.

Sa religion, à l'exclusion de toute autre, est la religion de l'Honneur. Il regarde le médecin comme le prêtre par excellence de ce culte austère. Dépositaire d'un secret, il doit s'enchaîner au devoir de le garder, accepter toutes les conséquences, si cruelles qu'elles soient. Une seule réserve : il ne peut livrer le secret que si un innocent, celui qu'il sait innocent, devait être condamné.

Bulot se débat dans les étreintes de fer de cet implacable devoir qui lui entrent dans le cœur, dans la chair. A de certains moments, l'Honneur lui apparaît comme une idole monstrueuse et tout son être se soulève pour l'abattre à ses pieds. Quoi ! par contrainte professionnelle, je dévorerais le pire opprobre, je passerais aux yeux de mon fils pour un vil séducteur, je jetterais ce fils de mon sang dans le désespoir, je me couvrirais de honte en taisant la vérité, pour ne pas compromettre, pour ne pas salir la réputation d'un misérable qui a spéculé sur ma ruine pour me proposer un infâme marché !

Il se rappelle l'histoire du « Braconnier noir », du curé, martyr de la confession, condamné à mort, mourant en prison, en pardonnant au juré-assassin dont il emporta le secret dans la tombe.

Et la question redoutable surgissait devant lui : Aurais-tu accepté la mort, toi, pour ne pas trahir ton secret ? Et il avait loyalement répondu dans un écrit posthume : Je dois dire que non. Car, uniquement pour l'honneur accepter le deshonneur et la mort, ce serait de la folie, ce serait desservir la vérité, ce serait créer soi-même une éternelle injustice. »

Ce sacrifice absurde consacrerait le triomphe du mal ici-bas, faisant servir à sa cause tout ce qu'il y a de noblesse et de grandeur, de dévouement et de générosité. La vie n'est plus qu'une sanglante ironie, elle ne vaut pas d'être vécue.

Et, cependant, Bulot concevait la magnanimité du pardon, la beauté du sacrifice. Et sa conscience était déchirée par l'âpre contradiction de la destinée.

Pour sortir du gouffre ténébreux où il s'enfonçait de plus en plus, il fut poussé vers un allié, vers celui qu'il pouvait supposer dépositaire du secret, le curé Dutain. C'était la nuit qui précéda sa mort, elle lui apporta l'heure pascalienne du refuge dans la foi. Il en laissa la révélation frémissante dans ces lignes : Il est dans la vie du médecin des carrefours silencieux où la volonté s'affole. Moi aussi j'ai dû crier au secours. Et c'est du fond de moi-même qu'une réponse est venue, écho de toute ma vie : « Seul un Maître plus grand que l'Honneur peut imposer à l'homme le sacrifice de l'honneur. Ce maître ne peut être un homme. Il ne peut être que Celui dont ma mère m'a expliqué cette parole de consolante pitié : « Bienheureux ceux qui pleurent ! » cette parole de souveraine indulgence : « Mon Dieu, pardonnez-leur ; ils ne savent ce qu'ils font. »

Oui, seul peut demander le sacrifice total Celui qui a les clefs de l'abîme, Celui qui nous fera tous comparaître à son tribunal, révélera tous les secrets, rendra justice à tous, Celui qui a l'éternité pour récompenser tous les héroïsmes, châtier toutes les trahisons, couronner tous les repentirs.

Acculé à l'impasse du devoir admiré et impossible, oppressé

par l'injustice et affamé de justice, Bulot rebondit de la raison raisonnante à la foi victorieuse. Où est la règle de vie, là est la Vérité.

Bulot avait vu clair. « Et s'accoudant au bord de la table, il s'agenouilla aux pieds de son ami.

» Lorsque se relevèrent ces deux hommes qui, sans rien trahir l'un à l'autre et sans même se le dire, se savaient tous deux martyrs silencieux du même secret, le prêtre et le médecin s'embrasèrent en pleurant, et pleurèrent sans parler. »

Voilà un roman passionnant, cent fois plus intéressant, plus palpitant qu'il n'est, qui prend le lecteur aux entrailles et ne le lâche pas, qui ne souille pas l'imagination en la traînant dans les turpitudes, sous prétexte d'explorer les bas-fonds de la lubricité et d'y faire la grande découverte que l'homme est un animal dépravé !

Voilà un auteur — je ne le connais pas — qui a le respect de ses lecteurs, soit se faire entendre à demi-mot et ne sent pas le besoin du cri bestial. La brutalité de l'analyse m'a bien obligé à appelé les choses par leurs noms, mais *Louis Fagerin* gouverne sa plume avec une rare maîtrise et lui interdit tout vocable déplaisant.

Voilà un roman qui fait penser, qui remue de fortes idées, qui mène à de belles conclusions.

Il lui manque évidemment d'être édité chez Plon, puisqu'il l'est chez Aubanel en Avignon, avec de fines illustrations de Jean François.

J'en déconseille la lecture aux snobs, elle leur donnerait une migraine, je la recommande aux hommes de goût.

J. SCHYRGENS.

POLOGNE

Les beautés du régime démocratique

Voici l'essentiel des déclarations du maréchal Pilsudski, d'après le texte français qu'en a donné le Messenger polonais, du 2 juillet :

Eclaircissements publics.

Si j'ai présenté à M. le Président de la République ma demande de démission du poste de chef du gouvernement, je l'ai fait pour des motifs que j'exposerai ici, car j'ai résolu d'expliquer publiquement mes raisons comme je les ai expliquées à la séance du Conseil du Cabinet au Château, en présence de M. le Président de la République.

Le poste du chef du gouvernement.

Le premier motif c'est que je ne supporte pas le poste de chef du gouvernement tel qu'il a été fixé par notre Constitution. C'est pourquoi, pendant tout le temps que j'ai conservé ce poste, j'ai prévenu M. le Président de la République que je ne saurais supporter longtemps de remplir les fonctions y afférentes et je n'ai cessé de lui conseiller de pressentir au moins trois ou quatre personnes qui pourraient, à tour de rôle, remplir ces fonctions de manière à pouvoir se reposer après avoir exercé les fonctions de ce poste institué de la façon absurde dont le fait notre Constitution.

Pour plus amples éclaircissements, je dois comparer ce que j'ai toujours fait, en ma qualité de président du Conseil, les deux fonctions de chef du gouvernement et de président de la République.

Pénibles souvenirs.

Je ne puis ne pas ajouter que je me remémore avec peine mes souvenirs personnels lorsque j'étais Président de la République et lorsque, après la guerre menée par moi victorieusement en tant que chef de l'armée, j'eus décidé, après de longues hésitations, de ne rien faire et de laisser la Pologne à son sort. Mes doutes portaient sur la réponse à la question : si la Diète, dite souveraine, Diète de catins pour ne pas employer des mots par lesquels je définissais la Diète lorsque j'étais chef d'Etat et qui définissaient en image populaire, le mieux la Diète souveraine si cette Diète, je devais la chasser et la presser du pied du vainqueur, comme elle le méritait, ou bien si je devais choisir la voie dans laquelle je me suis effectivement engagé qui est de laisser la Pologne à son sort ? Peut-être, si j'avais choisi la première voie, la Pologne n'aurait-elle pas vécu, plus tard, les événements dits « du mois de mai ».

La caractéristique de la Diète législative.

La Diète de catins, travaillant en ce temps à la Constitution, dans ses calculs au sujet de l'élection du prochain Président de la République, n'a jamais mis en doute ses suppositions sur ce que ne serait élu à ce poste personne d'autre que l'homme extrêmement populaire dans toute la nation, qui n'a jamais su se déshonorer par son avidité au gain qui, par la guerre menée victorieusement et la force de son caractère avait tiré la Pologne du chaos et lui a donné des frontières bien plus étendues que celles que tous lui traçaient. C'est pourquoi les travaux de l'élaboration de la Constitution se sont inspirés du désir de causer le plus de peine possible au futur président de la République et de jeter sur lui tout l'opprobre qui n'avait pu naître que dans des cerveaux dévoyés et absurdes.

Le meurtre du président Narutowicz.

Ainsi on a cherché à réléguer dans un coin obscur le concurrent de la souveraineté des députés et le couvrir d'opprobre. Si ce vil dessin n'a pas eu de prise sur moi c'est uniquement parce que j'ai joué un tour à ceux qui nourrissaient ce projet, en renonçant tout simplement à occuper ce poste. Alors comme on le sait, le premier Président de la République a été, d'abord déshonoré par d'odieuses manifestations et ensuite assassiné — c'était mon excellent ami. — afin que le concurrent de la souveraineté des députés sache et comprenne quel est le danger de la lutte contre les parlementaires souverains.

L'omnipotence du président du Conseil.

En privant le Président de la République d'autorité, en lui créant toutes les vilénies imaginables on lui a opposé justement le chef du gouvernement comme devant susciter ces vilénies.

Le chef du gouvernement dans notre Constitution, dans nos us et coutumes, a tout l'air d'être omnipotent, il y a comparativement peu de temps, au cours de la dernière session de la Diète, j'ai essayé de mettre à profit cette omnipotence dans un sens, dirais-je, inverse à celui que prévoit la Constitution par le refus de payer le traitement aux parlementaires souverains, ceci pour les convaincre de l'omnipotence du chef du gouvernement.

Toutefois, cette omnipotence est un tableau auquel il y a de nombreuses ombres.

Conformément à ma conception du travail humain, l'idée de tout se réduire à celle de rien. Si le chef du gouvernement doit donner son opinion sur tout et mettre la main à tout et s'il veut remplir consciencieusement son devoir, assurément, il ne fait rien, et son travail devient improductif. Il est possible que la Diète de catins a, dans sa pensée, cherché à conserver sa souveraineté en tant qu'assurant aux députés de la Diète l'accès aux caisses du Trésor.

L'aide de M. Bartel.

Si au cours de près de deux ans, passés au poste de chef du gouvernement, j'ai réussi à accomplir une tâche relativement étendue, cela, je l'avoue, a été possible uniquement grâce à ce qu'une grande partie de cette omnipotence je m'en suis débarrassée au profit de mon adjoint, M. le professeur Casimir Bartel. De cette manière, j'ai pu m'assurer quelques loisirs pour penser et trouver les méthodes de réalisation ne serait-ce que d'une partie de ce

que j'avais projeté en assumant les fonctions du chef du gouvernement. Toutefois, je comprends fort bien que si j'avais consciencieusement rempli tous mes devoirs de chef du cabinet, je serais arrivé, en Pologne, à ne faire absolument rien.

Les entraves et les obstacles.

A la séance du Conseil chez M. le président de la République, j'ai affirmé que les fonctions du chef du gouvernement étaient à ce point pénibles du fait que le plus clair de son temps était consacré à s'occuper des nourrissons que tous lui mettaient dans les bras. Comme à Wilno, d'où je suis originaire, j'ai entendu souvent cette malédiction : « Puisse-tu élever les enfants des autres », c'est avec épouvante que j'ai pensé au sort d'un tel malheureux.

D'abord, voici messieurs les ministres au complet, mes chers et aimables collègues du cabinet qui, soit ayant rencontré des obstacles dans leur travail, soit voulant faire des extras ou se livrer à des controverses, mettent dans le bras du chef du gouvernement les nourrissons, si gentils et choyés et qui souvent ne sont que d'affreux moricauds désavoués par leurs parents. Le seul processus de ce qu'on appelle « la mise d'accord » qui dans le fonctionnement des ministères chez nous occupe une place si large et si prépondérante, ce processus dure si désespérément longtemps et absorbe tant de paperasserie que, je l'avoue, bien que ce processus soit imposé à la machine de l'Etat, pas une seule fois je n'ai pas osé toucher aux monceaux de feuilles remplies de caractères dactylographiés de peur d'aller dans une maison de fous. Et cependant c'était là mon strict devoir.

Le déluge de paperasseries.

J'ai trouvé le moyen, à mon sens le meilleur, qui consiste à « mettre d'accord » messieurs les ministres eux-mêmes et non leurs fonctionnaires, en laissant aux ministres le soin de lire les élocutions nécessaires, soi-disant, pour ce processus de « mise d'accord ».

La passion pour la centralisation qui se manifeste chez nous d'une façon ridicule, rend le travail improductif au point de vue législatif, étant donné que les trois quarts de l'ordre du jour de chaque séance du Conseil des ministres sont consacrés à des questions telles que : la modification des frontières des communes dans les régions particulières de l'Etat; l'autorisation d'achat des immeubles pour les étrangers; l'autorisation à des citoyens particuliers d'entrer dans la Légion étrangère en France; des changements aux postes officiels des classes relativement très inférieures; toutes décorations polonaises ou étrangères et enfin tout autre joli bibelot de notre bureaucratie. A tout ceci M. le Président du Conseil doit mettre la main et donner son assentiment. Dans l'accomplissement consciencieux, dis-je, de ses fonctions l'omnipotence doit disparaître, noyée dans un déluge de paperasseries, de petites et minuscules circulaires qui ne prennent pas plus de trois minutes de temps, mais qui, à l'homme se débattant dans tout ceci, ne laisse que la « corde pour se pendre ». A cela il convient d'ajouter la véritable fureur de protection de tous ceux qui avec une obstination vraiment admirable ne réclament au plus que trois ou cinq minutes pour faire du chef du gouvernement, soit un avocaillon de leurs affaires privées, soit un juge et un expert en inventions (ce qui occupe généralement une demi-heure de temps), soit satisfaire à leurs désirs qui est de destituer un fonctionnaire d'Etat, ou de nommer à des postes non existants de fort sympathiques jeunes gens ou bien encore de libérer de toute responsabilité pour des abus de confiance des gens non moins sympathiques qui, uniquement mal conseillés et à la suite d'étranges machinations, ont mis la main dans le sac du Trésor; d'autres enfin, très versés dans la jurisprudence demandent le maintien ou la suppression des procès-civils.

La méthode du travail parlementaire.

Ainsi le nombre de ces nourrissons que le chef du gouvernement a à sa charge augmente à l'infini de manière qu'il est impossible de ne pas prendre ce poste en horreur. Les médecins cependant m'ont déclaré que mon seul salut dans l'accomplissement de ces fonctions était de renoncer à toute lutte, chose des plus pernicieuses pour la santé. Lorsque j'eus entendu cette sentence j'étais décidé à demander ma démission à M. le Président de la République car devant le devoir de s'occuper d'un si grand nombre de nourrissons

il est impossible de ne pas lutter contre soi-même. D'autre part, lorsque j'ai songé à un autre devoir incombant au chef de l'Etat, je me suis dit que je ne pouvais le remplir avec le calme voulu : je pense, en ce disant, à la pénible nécessité imposée au chef du gouvernement de collaborer avec la Diète. Si je ne luttais pas contre moi-même, je ne ferais rien d'autre que de molester sans cesse messieurs les députés car leur méthode de travail est la négation même de toute productivité de ce travail.

Lorsque, le sourire aux lèvres, je vois les petits enfants converser gravement avec leurs poupées comme avec des êtres vivants auxquels ils commandent divers actes qu'ils accomplissent eux-mêmes, comme je le vois faire par mes fillettes qui, à dîner, après avoir placé leurs poupées près d'elles, approchent très gravement la cuillère du visage en porcelaine de la poupée, je trouve un tel jeu très gentil, mais je me sens incapable d'y participer.

Mais lorsque ces messieurs qui, en leur souveraineté font une haineuse concurrence à M. le Président de la République et défendent jalousement des privilèges nullement mérités, usent dans leur travail des méthodes absolument insensées qui sont celles de petits enfants approchant une cuillère pleine de soupe de la bouche d'une poupée, alors vraiment je ne suis pas en état ni d'écouter ces choses ni de les regarder. Le processus même du travail, consistant uniquement en des discours, c'est là l'invention la plus monstrueuse qui jamais ait pu naître dans l'esprit d'un homme.

Contre les discours au Parlement.

J'appartiens moi-même au nombre des orateurs qui, comme je l'ai constaté dans les salles, savent émuouvoir, savent trouver une forme appropriée, savent parler de façon à tenir la salle suspendue aux lèvres de l'orateur. Mais si j'étais obligé durant quelques semaines à parler en public tous les jours, je me considérerais moi-même comme un torchon public.

Par contre MM. les députés peuvent le faire à la Chambre non seulement pendant quelques semaines mais pendant des mois. Et il faut voir la salle écoutant ces discours d'une manière défiant toute gravité et tout ordre, il faut voir MM. les députés se comportant dans cette salle comme si c'était une taverne. Au moment où l'un d'eux parle, une quinzaine de députés se promènent dans la salle en bâclant leur affaires privées, une quarantaine causent à haute voix en tournant le dos à l'orateur, une centaine se racontent des anecdotes plus ou moins scabreuses et il n'y a que MM. les ministres qui soient obligés de se comporter correctement dans un lieu pareil. Chaque député a le droit de crier, de vociférer, de proférer des injures, d'écrire des interpellations lésant l'honneur des autres, il a le droit de se conduire en cochon et en canaille, par contre, ceux qui comme le font les ministres, travaillent avec tant d'apré, en échange d'un traitement dérisoire, sont obligés de simuler un respect profond pour cette salle.

Tous les députés peuvent dire des absurdités sans aucun rapport avec la question à l'ordre du jour, et le dire d'une façon si ennuyeuse, en une langue et sous une forme si diablement ennuyeuse qu'on peut en avoir le mal de mer.

Elle serait jolie cette salle si, en ne cédant pas aux prescriptions des médecins, je cessais de lutter contre moi-même.

L'ennui au Parlement.

J'affirme d'une façon catégorique, que je ne saurais supporter même pendant une demi-heure la terrible atmosphère d'ennui qui règne aux séances de la Diète. Du temps de la Diète précédente que j'ai toujours appelée « Diète de Corruption » j'ai dû plus d'une fois, en tant que chef du Gouvernement, me préparer à discourir étant certain d'avance, que le jour où je prendrai la parole dans cette salle, sera aussi le dernier jour de session de la Diète. J'avais préparé alors plusieurs définitions de méthode de travail de la Diète, définition que je répéterai à cette place. Lorsque j'étais préparé à parler sur la méthode de travail consistant en des discours constants, je voulais constater que progressivement l'atmosphère d'ennui pénètre le pays de façon à devenir une intoxication. « Même les mouches volantes ne supportent pas votre bavardage, Messieurs les députés et à ce point qu'elles n'ont même plus le goût de se livrer à leurs ébats amoureux habituels, et si par hasard, l'une d'elle s'y risque, l'autre ne bronche pas, à demi-assommée d'ennui ».

Une épingle traînée par une locomotive.

Je voulais citer aussi une comparaison que je goûte particulièrement et que fit, en parlant du travail parlementaire, un éminent parlementaire français. Il affirmait que, lorsqu'il pense au travail parlementaire auquel il a pris une vive part, il voit sur des rails une lourde locomotive travaillant à pleine vapeur; il voit les chauffeurs lançant, par pelletées énormes le charbon sous la chaudière; la machine mise sur les rails à cause du poids qu'elle traîne derrière elle et étant attelée à rien d'autre... qu'à une épingle, comme produit du lourd travail de la machine traînée à faible distance.

Travaux forcés inutiles.

Personnellement j'ai trouvé une autre comparaison: notamment dans la pratique pénitentiaire anglaise il y eut une période où, sous la pression des chartistes, c'est-à-dire des syndicats professionnels, il fut décidé de renoncer à la concurrence du travail à bon marché des prisonniers condamnés aux « hard labour ». Il fut décidé alors d'occuper les prisonniers par des travaux forcés sans effet. On construisit notamment, dans les combles des prisons, de grands soufflets actionnés par la force des muscles humains et destinés à souffler l'air dans le vide.

Ainsi on forçait les prisonniers à des travaux forcés à la sueur de leur front, sans aucun effet et sans qu'ils puissent comprendre le but de ce travail surprenant. On dut cependant, pour des raisons humanitaires, abandonner, après un certain temps, ce système, car un tiers des prisonniers du être envoyé dans les maisons d'aliénés. Combien de fois en observant le système de travail de la Diète qui, à la sueur des fronts, et avec ennui et longueur s'efforce de convaincre le monde que la meilleure méthode du travail technique est un discours prononcé à tort et à travers — je me suis rappelé ce tiers des pauvres prisonniers anglais qui, à cause des soufflets imbéciles lançant l'air dans le vide, changeaient leur séjour au « hard labour » contre les vociférations, les bruits et les extravagances des pensionnaires des maisons d'aliénés.

Le démocratisation.

J'ajouterai, pour éviter tout malentendu, que, personnellement, en tant que dictateur de la Pologne, j'ai convoqué la Diète, que pouvant écraser comme une vermine cette Diète de cats, après la terminaison victorieuse de la guerre, je ne l'ai pas fait et que tout le temps comme chef du cabinet j'ai agi d'une manière plus constitutionnelle que la Diète elle-même et que, en conséquence, personne ne peut m'accuser de manquer de sentiment démocratique. Et je voudrais beaucoup que MM. les députés n'identifient pas leur méthode d'action avec le démocratisation. Certes, par leur travail ils ne font pas honneur à la démocratie.

MEXIQUE

Pourpre sanglante et triomphale

L'Association catholique de la Jeunesse belge ajoute un service important à tous ceux qu'elle a déjà rendus à la cause mexicaine. Elle publie le premier volume des Actes des martyrs mexicains (1). Ce livre achèvera en profondeur et en durée l'œuvre des centaines de meetings donnés depuis les débuts de la persécution. Et l'on comprend la gratitude émue avec laquelle M. Gonzalez y Valencia, archevêque de Durango, présente le volume dans une lettre-préface et remercie les dirigeants de l'A. C. J. B.

Ces actes de martyrs sont encadrés d'une sobre description des conditions et des circonstances de la persécution. Il s'agit bien d'une persécution. Il s'agit bien d'une lutte à mort entre l'Eglise et ses défenseurs d'une part, les chevaliers du laïcisme d'autre part. Les chefs de l'Eglise mexicaine ont compris et senti qu'il y allait de l'avenir religieux du pays, que la Constitution de Queretaro, appliquée rigoureusement par Calles, serait mortelle, sans une résistance inflexible, au catholicisme séculaire et presque

(1) *Jusqu'au sang* (300 pp., 80 hors-texte. Aux Editions de la Jeunesse catholique, rue Vital Decoster, 484. L'exemplaire: 15 francs, franco 16 francs)

universel de leur peuple. Celui-ci, mis en garde par le clergé, s'est rendu compte que l'on voulait arracher sa vie sociale et politique, toute sa vie extérieure au domaine royal du Christ. D'où, par réaction, une dévotion enthousiaste pour la royauté du Christ, bien avant l'encyclique *Quas Primas* et l'institution de la fête du Christ-Roi. Ce n'est pas un simple hommage à une dignité et à une autorité du Christ récemment rappelées par une Encyclique pontificale que l'acclamation des Martyrs mexicains: « Vive le Christ-Roi! » avant de tomber sous les balles du peloton d'exécution, mais l'expression précise et enthousiaste d'une invincible volonté. Cette dévotion au Christ-Roi est, dans la tragédie qui nous occupe, la forme spéciale du signe de contradiction dont l'Evangile a prophétisé la perpétuité. Pour qu'il se dresse devant l'imagination du lecteur, il a suffi aux écrivains de *Jusqu'au sang*, de broser rapidement un dyptique dont voici l'essentiel.

Consécration du monument au Christ-Roi sur le mont Cubibte, sommet central du Mexique:

« La veillée solennelle eut lieu la nuit du 10 au 11 avril. Des feux s'allumèrent sur toutes les cimes d'alentour. Et le 11, à l'aube, au moment où le soleil apparaissait au-dessus de la chaîne de Guanajuato, l'évêque de Léon bénit la montagne et la proclama montagne du Christ-Roi. Puis il bénit le monument et le déclara monument national. La bénédiction du Saint-Sacrement fut ensuite donnée dans les quatre directions cardinales. C'est à la fin de cette cérémonie mémorable que l'évêque de Léon lança l'acclamation fameuse: « Vive le Christ-Roi! » qui devait être bientôt le cri de combat et de victoire des soldats et des martyrs de l'Action catholique. »

Destruction de ce monument par ordre du gouvernement: « Or, ce cri, ce pèlerinage, le monument lui-même devinrent, pour les laïcistes, les choses les plus insupportables du monde. Ils y voyaient, non sans raison, la marque d'une conviction et d'une infrangible énergie qui allaient contrecarrer leurs desseins. Ils se mirent à traquer les hérauts du Christ-Roi, les pèlerins du Christ-Roi. Finalement, ils résolurent de faire sauter, à la dynamite, le monument du Cubibte. »

« Fin décembre 1927, deux mille hommes, sous les ordres du général Jaime Carrillo, furent envoyés à Silao, la ville la plus proche de la montagne. Ils terrorisèrent d'abord les populations de la région. Puis fut ordonnée la concentration des habitants, ce qui permit aux soldats de la République un immense pillage. Au butin enlevé chez l'habitant, on ajouta les machines déjà installées pour la construction du monument définitif au Christ-Roi. Et le tout fut vendu à vil prix dans les rues de Silao. »

« Enfin, le 30 janvier 1928, une détonation formidable se répercuta dans les vallées: le monument au Christ-Roi volait en éclats. »

« Symbole complet du régime! »

La dévotion à Notre-Dame de Guadeloupe et ses origines et sa signification dans les événements actuels sont expliquées comme celles de la dévotion au Christ-Roi.

Mais, nous le répétons, le volume est presque entièrement rempli par les actes des martyrs mexicains. Les auteurs du livre ont délibérément écarté tous les faits, si probables qu'ils parussent au sujet desquels ils ne possédaient pas de témoignages contrôlables. Vous verrez alléguée, la parole des évêques, celle des journaliers gouvernementaux, celle des parents, des frères et sœurs, des amis intimes des martyrs. Vous verrez des photographies qui constituent de véritables pièces à conviction. Il en est qui nous font assister à la mort héroïque de plusieurs martyrs mexicains. Voici le Père Pro face au peloton, les bras en croix. Et voici Segura, les bras croisés sur la poitrine, la tête haute, sans défi, mais surtout sans crainte. Statue de la Jeunesse catholique mexicaine fièrement dressée en face des persécuteurs et acclamant le Christ-Roi. Voici un prêtre en ornements sacerdotaux attendant les mains jointes la décharge des fusils braqués sur sa poitrine. *Introibo ad altare Dei*, ces paroles qui commencent le sacrifice sacerdotal de tous les jours vinrent tout naturellement sur les lèvres de ce prêtre offrant le sacrifice suprême. Voici un autre prêtre, le Père Sola, photographié en laïc, puis en ornements sacerdotaux et donnant la première communion à une fillette. Cette seconde photo, découverte dans une perquisition, le trahit et le fit condamner.

L'esprit et l'imagination, en lisant *Jusqu'au sang* vont du récit

aux illustrations et des illustrations au récit. L'épisode de la capture du Père Sola, par exemple, est rattaché comme suit par le narrateur aux deux photos dont nous venons de parler.

« La dernière photographie que nous ayons de lui le représente en costume civil; et bien fin serait le policier qui découvrirait, sous les traits de ce jeune Catalan, si doux et presque rêveur, le Père Sola, l'intrépide apôtre des persécutés.

« Mais le P. Sola ne se défie pas assez des photographes et des photographies. Un jour qu'il donnait la Première Communion à une petite fille de Léon — sans doute dans une de ces maisons particulières où le Père se réfugiait pour célébrer le Saint-Sacrifice — un photographe a pris un instantané de ce groupe d'un charme divin: d'une part, la petite agenouillée sur un prie-Dieu, les mains croisées sur sa poitrine, les yeux fixés sur la Sainte-Hostie: en face d'elle, le célébrant aux traits non moins angéliques que la petite communicante, revêtu de ses habits sacerdotaux, tenant d'une main la patène d'or, et, de l'autre... Jésus, le Pain vivant descendu du Ciel, qu'il contemple avec infiniment de respect, d'amour et de tristesse. »

« Ne contribuent pas moins au pittoresque et à l'impression vivante du récit les citations des paroles et des écrits de nos sublimes héros. L'un d'eux, Anacleto Gonzalès Florès, militant très actif de la cause du Christ-Roi bien avant la persécution, était un remarquable jouteur de la parole et de la plume. A lire quelques extraits de ses articles, on comprend qu'il ait soulevé les foules et que les gouvernementaux l'aient dénoncé comme un dangereux agitateur. En avril 1926, c'est-à-dire quelques mois avant la mise en vigueur des lois de persécution, il écrivait dans *El País*, le principal journal catholique mexicain, supprimé depuis, un article électoral comme il nous a été rarement donné d'en lire.

« Il faut savoir et vouloir écrire avec son sang; il faut que notre pensée s'imprime dans notre chair meurtrie, qu'elle y soit fixée pour toujours par les tourments, par la griffe des lions ou par le glaive du bourreau. Parce que ce qui s'écrit avec le sang, ainsi que le dit Nietzsche, est écrit pour toujours, le suffrage des martyrs ne périt pas.

« Cette fois, nous ne voterons pas avec des bulletins de papier marqués d'un sceau municipal; nous voterons avec nos vies.

« Il s'agit à présent d'étonner le catholicisme. La révolution a ouvert et resserré sa poigne pour un véritable étranglement. En constatant maintenant que le Christ manque autour de nous, qu'il n'est plus dans l'atmosphère de notre vie, qu'on fait un suprême effort pour l'arracher des entrailles et du cœur du peuple, Lui qui est comme l'air nécessaire à notre vie spirituelle, on voit aussi de toutes parts, même dans les âmes les plus indifférentes, les symptômes évidents de l'asphyxie.

« La démocratie (chrétienne) doit jeter sur ses épaules le manteau ensanglanté des martyrs ».

Le 12 décembre suivant, à l'occasion des fêtes de Notre-Dame de Guadeloupe, c'était dans *Gladium*, un journal clandestin, qu'il s'exprimait sur le même ton héroïque :

« Cette fois, on n'a pas vu déverser de fleurs sur l'autel de notre Reine; son sanctuaire n'a pas été empli de nuées d'encens; les vieilles tours n'ont pas résonné du bruit assourdissant des cloches.

Mais la Reine a reçu l'offrande de nos martyrs; elle a vu de vaillants disciples de son Fils remplir les prisons; elle a entendu résonner les cachots et vu frémir les bayonnettes à la proclamation de son Fils, dans un délire d'audace sacrée; et cet hommage doit avoir baigné son visage de pleurs. Elle doit être fière de ses enfants. Mais l'offrande continuera. Car nous savons, nous catholiques, qu'il importe de proclamer le Christ par-dessus les bayonnettes, par-dessus les poings crispés des bourreaux, par-dessus les prisons, les tourments, le martyre et par-dessus l'haleine infernale de la persécution. Il y aura encore des martyrs et des héros, jusqu'à ce que la bataille soit gagnée, jusqu'à ce que, après le suprême assaut, *l'agate* (1) devienne un étendard de victoire, flottant à tous les vents. »

Mais la plus belle page qu'aura écrit Anacleto Gonzalès Florès sur l'héroïsme catholique et sur le service de l'Eglise, est celle de son martyre. Ignoblement torturé avant de recevoir le coup de grâce, il garda cette attitude magnifique qui en eût imposé à des persécutés moins aveuglés et moins abusés par la passion.

« Est tout le Mexique catholique, d'ailleurs, qui nous apparaît transfiguré par la tourmente. Menaces et violences n'ont réussi qu'à l'exalter. Non que l'ensemble du peuple y soit haussé jusqu'à l'héroïsme. Mais on peut dire que, dans son ensemble, l'épreuve le purifie et le grandit. L'exemple des martyrs l'enthousiasme. Des manifestations grandioses s'organisent en leur honneur. La rage de Calles n'empêche ni les funérailles triomphales ni les pèlerinages au tombeau de ses victimes. Bien émuevante également l'attitude des familles sur lesquelles s'abat brusquement un arrêt de Calles et la gloire du martyre.

« Qu'il serait beau d'évoquer le cortège des pères et des mères de famille mexicains! Encadrant le tableau des martyrs, quelle sérène, quelle héroïque atmosphère d'offrande composeraient leurs mains tendues, leurs yeux radieux, leurs lèvres douloureuses où malgré tout palpite le cantique de jubilation! C'est le père des frères Pro disant à sa fille: « Pourquoi les pleurer? » et mettant le trait final à la cérémonie des funérailles en entonnant le *Te Deum*. C'est le père de Joaquín Silva qui s'inquiète pour le père de Melgarejo, lorsque, tout à coup, celui-ci survient et s'élançe dans ses bras avec ce cri: « Félicitons-nous; nous sommes, tous deux, pères d'un martyr! » C'est la mère des Vargas, qui, voyant rentrer Florentino, échappé au massacre, l'accueille avec cette héroïque réprimande: « Et toi? Tu n'a donc pu, comme tes frères, atteindre la couronne! » Et voilà venir la vieille maman de José Valencia Gallardo. Elle reconnaît son fils dans le rang des cadavres, sur le pavé, au milieu de l'ignominie d'une exposition publique: « Mon Dieu! soupire-t-elle, que je suis donc indigne d'être la mère d'un martyr! » Et, dévotement, elle baise les pieds de son glorieux enfant. »

Les biographes — nous avons failli écrire les hagiographes — des martyrs mexicains se sont abstenus scrupuleusement de tout développement littéraire et de toute grandiloquence. Nous les imiterons. La présente note n'avait d'autre but que de signaler aux lecteurs de la *Revue Catholique*, une source très pure et très abondante d'admiration tonifiante et d'émotion enthousiaste.

(1) La toile sur laquelle est imprimée l'image de N. D. de Guadeloupe.

Michel Swartenbroeckx

Agent de change agréé

35, rue de la Loi, 35, BRUXELLES (O.-L.)

TOUS ORDRES DE BOURSE

TERME & COMPTANT

Téléphones : 392.70 et 71

POUR VOS **PÈLERINAGES** A

Lourdes : 13 août, 23 août, 4 septembre, etc...

Lisieux : 29 juillet, 19 août, etc...

Limpas, Loyola : 30 juillet, 20 août, 11 septembre.

Jerusalem : le « NATIONAL BELGE », 21 août

ET VOS **VOYAGES** A L'ÉTRANGER

Voyages de Noces - Voyages particuliers - Excursions accompagnées

Demandes programmes et renseignements gratuits à **M. CAUCHIE** Directeur de

« LES GRANDS PÈLERINAGES »

23, avenue du Mont-Kemmel, BRUXELLES Tél. 458,31

SWAN FOUNTPENS

LE PORTE PLUME DE L'ÉLITE

Plume pointée d'iridium naturel,
pratiquement inusable

Construction robuste

En
vente
partout



En
vente
partout

Institut Notre-Dame

66-70. rue de Fiennes

CUREGHEM (Bruxelles-Midi)

Humanités gréco-latines

Humanités modernes

Section préparatoire

Internat — Demi-pension

Externat pour jeunes gens

La publicité

dans

La Revue Catholique des Idées et des Faits

est

TOUJOURS EFFICACE

CAISSE GÉNÉRALE de REPORTS et de DÉPÔTS

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital : 355.000.000

Réserves : 35.000.000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Comptes de Chèques et de Quinzaine

(taux variable)

-- Dépôts de Titres et de Valeurs --

Lettres de Crédit -- Prêts sur Titres

Coffres-Forts

Bureaux de Quartier :

Rue du Midi, 8, Bruxelles;
Rue de l'Autonomie, 2, Anderlecht;
Parvis St-Gilles, St-Gilles;
Place Saintelette, 26, Molenbeek;

Rue des Tongres, 60-62, Etterbeek;
Place Liedts, 18, Schaerbeek;
Rue du Bailly, 79, Ixelles.